

Bernard Cavanna
Revue de Presse

Le Monde - 25 Mai 2008

Cinq rencontres avec Bernard Cavanna

Le compositeur se dévoile un peu dans « Miniatures », du lundi 26 au vendredi 30 mai à 20 h 50 sur France Culture

L'AUDITEUR a beau savoir que ces cinq émissions de « Miniatures » ne sont pas diffusées en direct, il se laisse prendre à ce rendez-vous quotidien. Il ne sait pas très bien qui est le compositeur Bernard Cavanna ni pour quoi il est entré chez lui. Puis il le retrouve le lendemain : « Ah ! oui, Cavanna, curieux personnage. » Le mercredi, l'auteur de la *Messe pour un jour ordinaire* semble déjà une vieille connaissance. Quand il faudra se séparer, au terme de l'émission du vendredi, difficile de se faire à l'idée que la visite est finie : le créateur est retourné dans son monde, il nous laisse dans le



Bernard Cavanna. DR

nôtre dont il n'a pu qu'entrouvrir les fenêtres.

C'est à l'occasion de la création à Lille d'un concerto de Bernard Cavanna pour accordéon et orchestre – *Karl Koop Konzert, comédie pomprière, sociale et réaliste*, que Cécile Gilly a voulu en savoir plus sur le compositeur. Il a puisé son inspiration dans sa proximité affective : le souvenir de son grand père allemand, Karl Koop, autodidacte de l'accordéon musette auprès de qui il s'est formé l'oreille avant d'entendre, sous les doigts de sa mère, les plus laborieuses interprétations, et pour tant les plus belles selon lui, des

Moments musicaux ou des *Impromptus* de Schubert.

Mal à l'aise dans le milieu fermé de la création musicale d'avant-garde, Cavanna a travaillé, un temps, pour le cinéma et la publicité. C'est sa femme, la violoniste Noëmi Schindler, qui lui a redonné assez de confiance pour retourner dans l'arène. Il a écrit pour elle aussi. Mais il ne fait rien comme tout le monde. Il ressemble à ce conservatoire de Gennevilliers qu'il dirige depuis 1987, ouvert sur la ville et sur les cultures du monde, sans démagogie, sans illusions et sans démission.

Gérard Condé

Tour de France

Le festival Présences de Radio France essaime cette année dans quatre villes de l'Hexagone.



Bernard Cavanna, compositeur en résidence à l'Orchestre national de Lille.

La dix-huitième édition de Présences marque un tournant : quittant la salle Olivier Messiaen mais conservant le principe de la gratuité, le festival s'ouvre à Lille, à l'auditorium du Nouveau Siècle, du 14 au 16 septembre. Puis ce sera Le Corum de Montpellier en décembre, la Halle aux grains de Toulouse en janvier, et enfin Paris, à la Cité de la musique, en mai. La réciprocité a été posée en principe. Ainsi l'Orchestre philharmonique de Radio France vient à Lille donner *San Francisco Polyphony* de Ligeti, *Fearful Symmetries* de John Adams, les danses symphoniques de *West Side Story* de Bernstein et une création française de Martin Matalon, *Lignes de fuite*, commande de Radio France. Le lendemain, l'Orchestre national de Lille lui répond avec *Apparitions* de Ligeti, *Zarathoustra* de Strauss, *Athanor* de Joël-François Durand et la création du *Double concerto pour violon et violoncelle* de Bernard Cavanna, compositeur en résidence. Créateur intuitif, résolument original, Cavanna avoue écrire comme on sculpte et n'appartient pas plus aux cénacles de l'avant-garde qu'aux autres ; il habite sa musique, qui le lui rend bien. Deux mois plus tard, autre rencontre du Philharmonique (créations de Darbellay, Neuwirth, Schnittke) avec l'Orchestre national de Montpellier qui présentera des créations de René Koering (*Suite Penthesilée*) et Richard Dubugnon, compositeur en résidence (*Les Chants de Guernesey*) et deux « classiques » : le *Concerto pour violon* de Maderna et *Lontano* de Ligeti.

Gérard Condé

PRÉSENCES, LILLE, NOUVEAU SIÈCLE, DU 14 AU 16 SEPTEMBRE.

Diapason -
Septembre
2007

Le Monde

5 Janvier 2002

SÉLECTION DISQUES

BERNARD CAVANNA

Concerto pour violon.

Trois chants cruels

Rayanne Dupuis (soprano), Noëmi Schindler (violin), Orchestre national des Pays de la Loire, Hubert Soudant (direction).

Ni moderniste ni conservateur, Bernard Cavanna (né en 1951) a su œuvrer en compositeur indépendant, d'une manière que l'on qualifiera volontiers de « transversale » pour son goût du glissement de côté. Cette attitude transparait magnifiquement dans le *Concerto pour violon* qui constitue l'un des événements du festival Présences de Radio-France, en 1999 avant d'obtenir, en 2000, une très méritée Victoire de la musique classique. L'interprétation de l'Orchestre national des Pays de la Loire (auprès duquel Cavanna se trouve actuellement en résidence) permet d'apprécier les fondements d'un langage qui se révèle explosif avec des moyens en apparence traditionnels. Les deux mouvements de ce concerto hors norme s'opposent à tous les niveaux. Le premier est haletant, éruptif et s'apparente à une gigantesque strette qui s'achève comme une chasse à courre avec sonnerie triomphale des cors. Le second est éthéré, suspensif et intrigue par une texture qui tient du fantomatique sans renoncer à des appuis très matériels. Dans l'un comme dans l'autre, la soliste Noëmi Schindler puise dans son art de trapéziste pour communiquer inquiétude ou sérénité. Extraits de l'opéra *La Confession impudique*, les *Trois chants cruels*, intensément servis par Rayanne Dupuis, complètent cette fort utile monographie.

★ 1 CD Soupir Edition 5201.

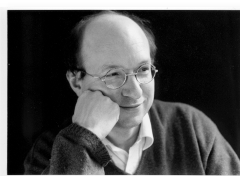
Distribué par Abellie.

Philharmonisches Orchester Freiburg beim Festival Musica

24. Sep 2009 von Michaela Preiner

Im Rahmen des Festivals Musica gastierte das Philharmonische Orchester Freiburg unter der Leitung von Fabrice Bollon mit drei Werken zeitgenössischer Komponisten in Straßburg. Das Programm enthielt die Stücke Dead City Radio. Audiodrome aus dem Jahre 2003 vom nur 41jährig verstorbenen Komponisten Fausto Romitelli, sowie „Im Lichte – Musik für 2 Klaviere und Orchester“ des jungen Österreichers Johannes Maria Staud. Zum Abschluss wurde Bernard Cavannas „Karl Koop Konzert“ aus dem Jahre 2008 präsentiert, welches er seinem Großvater widmete. Der Abend zeigte klar und deutlich, dass die drei Komponisten trotz aller unterschiedlichen Zugänge zu ihren Themen eine Formensprache gefunden haben, welche die Zuhörerinnen und Zuhörer in ihren Bann zog. Und weiters, dass sie alle drei gewillt waren, erzählerische Momente in ihre Musik einfließen zu lassen.

Den Abschluss des Abends bildete das Konzert für Akkordeon und Orchester von Bernard Cavanna, das den Untertitel *Comedie populaire, sociale et realiste* nicht zu Unrecht trägt. Geschrieben als Erinnerung an seinen Großvater, der in der englischen Gefangenschaft während des ersten



Bernard Cavanna/Pierre Gafner

Weltkrieges vom roten Kreuz ein Akkordeon erhielt, widmete der Komponist das Werk dem Akkordeonisten Pascal Contet, der den Solopart auch bei dieser Aufführung übernahm. Stärker als bei den beiden zuvor erklangenen Werken trennt Cavanna die Sätze voneinander, ohne jedoch tatsächlich diese abgeschlossen zu präsentieren. Der lange rasende, das Akkordeon voll auslotende und in Anspruch nehmende erste Satz kippt schließlich beinahe unvermutet innerhalb weniger Takte in den zweiten, der von Ruhe getragen ist. Er erlaubt, die zuvor entstandene Atemlosigkeit zu bannen und Luft zu holen. Die ersten Takte des dritten Satzes „Galop pompier“ genannt, verursachen unwillkürlich einen Heiterkeitsausbruch beim Publikum, wenn der 2/4 Takt Johann Strauß'sche Tanzmusik imitiert. Das überaus kurze Finale lässt noch einmal mit Nachklängen der aufsteigenden Melodiewirbel des Beginns des Stückes aufhorchen. Ihr hier jedoch nur mehr zarter Nachhall markiert das Ballende. Cavanna hat mit diesem Stück eine wunderbare Hymne auf seinen Großvater geschaffen, der sich und seine Familie in der allgemeinen Arbeitslosigkeit der 30er Jahre mit dem Akkordeonspiel auf Bällen ernährte.

Der Dirigent Fabrice Bollon leitete ein motiviertes, auf Transparenz bedachtes Philharmonisches Orchester Freiburg und bestätigte sich dadurch als ausgezeichnete Orchesterleiter für Stücke zeitgenössischer Musik.

Un pari humaniste sous forme de messe satirique

Bernard CAVANNA : *Trio avec accordéon ; Messe, un jour ordinaire*. **Edgar VARESE :** *Octandre*. **Pascal DUSAPIN :** *Cascando* (création française). **Susan Narucki** et **Isa Lagarde** (sopranos), **Ian Honeyman** (ténor), **trio Allers-Retours**, **Dix de Chœur**, ensemble **Ars Nova**, **Philippe Nahon** (direction). **Maison de la Musique, Nanterre (92), le 28 mars.**

Principalement consacré au compositeur Bernard Cavanaugh (né en 1951), le concert inaugural de la première saison de T&M-Nanterre (institution au service du théâtre musical conçue par Antoine Gindt dans la descendance de l'ATEM de Georges Aperghis, *Le Monde* du 26 avril 1997) a présenté en création française une œuvre récente de Pascal Dusapin (né en 1955). Destiné au même effectif qu'*Octandre* d'Edgar Varèse (interprété auparavant avec quelque flottement par l'ensemble Ars Nova), *Cascando* fascine de bout en bout par un débit qui alterne avec magie, flux extrêmement mesuré (sur pulsation de notes répétées) et écoulement vagabond (parfois jazzy) d'une matière hybride mais sensuelle. Le *Trio avec accordéon* de Bernard Cavanaugh produit un semblable envoûtement dans la saturation d'une activité débridée comme dans l'extinction décan-

de sons jouant (au violon et au violoncelle) avec la charge mélancolique du timbre de l'accordéon (celui, raffiné, de Pascal Contet).

La longue ovation réservée à Cavanaugh en fin de concert lui a sans doute rappelé celle reçue en décembre 1992 non loin de là (au Théâtre des Amandiers) pour *La Confession impudique*, rare réussite contemporaine dans le genre de l'opéra. *La Messe, un jour ordinaire* (disponible avec le *Trio* sur un disque MFA-Radio France) ne saurait toutefois passer pour une tentative de renouvellement de la musique religieuse.

DU CONDITIONNEMENT COMMUNAUTAIRE

Les textes sacrés (*Kyrie*, *Gloria* et *Credo*) qui constituent sa vigoureuse armature volent en éclats sous la discrète impulsion du prosaïque monologue de Laurence, une SDF en quête d'aide sociale. Tournés en dérision immédiate (« Ça sonne mais ça ne répond pas », déclare Laurence en écho à l'« Eleison » entonné par les chœurs comme un slogan publicitaire), puis vidés de leur sens sur un mode fanatique (le ténor aux allures d'officiant crie « Rex ! » comme pour appeler un chien, et les chœurs lui répondent en aboyant « Roi-Roi ! »), quelques paroles-clés de la liturgie catholique se muent en catalyseurs d'une hystérie collective qui ne s'arrête pas à l'évocation

des sectes religieuses, mais pousse sur un terrain miné (citation de l'unique phrase prononcée par Barbie à son procès, amalgame des exclamations germaniques « Heilig ! » et « Heil ! »...), jusqu'à la satire de toute forme de conditionnement communautaire.

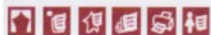
L'œuvre de Cavanaugh, qui, par son principe de fusion des esthétiques, rappelle un peu la *Sinfonia* de Luciano Berio et, beaucoup, le *Requiem pour un jeune poète* de Bernd Alois Zimmermann (où figure également une symbolique confrontation de l'orgue et de l'accordéon), repose sur une écriture d'une remarquable efficacité ; dans le détail cinglant comme dans l'organisation dramatique, dans l'usage des timbres instrumentaux comme dans le traitement vocal (en particulier pour Laurence, qui évolue entre parler-chanter passe-partout et expression mélismatique très inspirée). Dirigés avec conviction par Philippe Nahon, l'enthousiaste formation estudiantine Dix de Chœur, le très plastique ensemble Ars Nova et les trois solistes emblématiques (le ténor inquisiteur Ian Honeyman, la soprano imprécatoire Susan Narucki et l'humble Isa Lagarde, Laurence ennoblie dans l'errance soumise) attestent que le pari humaniste de Cavanaugh valait bien une messe.

Pierre Gervasoni

Musique d'ensemble

Festival Présences 2008 / 09

► [Paris] Cavanna hausse le ton !



Paris, Maison de la Radio - salle Olivier Messiaen. 11-X-2008. **Giuliano D'Angiolini** (né en 1960) : *Orizzonte fisso, bordoni mobili* (création mondiale). **Thierry Escaich** (né en 1965) : *Exultet*. **Bernard Cavanna** (né en 1951) : *Trois strophes pour Patrice Lumumba* (création mondiale) ; *Messe, un jour ordinaire*. **Isa Lagarde** et **Rayanne Dupuis**, sopranos ; **Tyrone Landau**, ténor ; **Hélène Desaint**, alto ; **Mathias Lecomte**, orgue ; **Jonas Vitaud**, piano ; ensemble vocal **Sequenza 9.3** ; **Ensemble 2e2m** ; direction : **Catherine Simonpietri**, **Pierre Roullier**.



Pour sa rentrée parisienne, l'ensemble 2e2m, que l'on a désormais l'habitude d'entendre à l'auditorium du CRR de Paris où il est en résidence, était l'invité du Festival Présences à la Maison de la Radio pour ce premier week-end de créations musicales.

En ouverture de ce concert, la première mondiale de *Orizzonte fisso, bordoni mobili* de Giuliano D'Angiolini nous convie à une expérience d'écoute un rien insolite. Diffusant en continu les bruits d'un environnement naturel

et polluant - celui de la rue - enregistrés sur support audio (« les bourdons mobiles »), le compositeur nous invite à l'écoute sélective du son (« horizon fixe ») émanant des huit sources instrumentales spatialisées qui viennent s'inscrire en surimpression dans ce paysage sonore. Entendus séparément dans de longs solos extatiques, les timbres vont ensuite fusionner pour créer des alliages très raffinés suggérant parfois les faisceaux colorés de l'orgue à bouche « shô ».

Mis à l'honneur dans ce concert où deux de ses œuvres étaient jouées, Bernard Cavanna n'était cependant pas dans le public ce soir ; il avait tenu à se rendre aux obsèques de son professeur et ami Aurèle Stroë décédé le 3 octobre dernier ; dans un message profondément humain, touchant mais aussi militant, qu'il adressait aux artistes et à l'auditoire, il rappelait l'existence difficile de ce compositeur roumain forcé de s'exiler en Allemagne et injustement négligé par le monde musical.

Suivait immédiatement la création des *Trois strophes pour Patrice Lumumba*, une pièce où Cavanna engage là encore sa parole d'artiste pour dénoncer cette fois la barbarie. Ecrite pour l'altiste Hélène Desaint, l'effectif instrumental est pensé en fonction du timbre de l'alto que le compositeur sert de coloris instrumentaux très astucieusement sélectionnés : deux contrebasses de part et d'autre d'une harpe, une percussion « mate » et une viole de gambe au premier plan dispensant son halo de résonances. D'une manière qui lui est assez familière, Cavanna débute la pièce dans une tension extrême que la soliste - éblouissante Hélène Desaint - jouant d'abord en *pizzicati*, va entretenir et développer avec frénésie sous son archet virtuose. Les timbres jusque-là amalgamés peu à peu se désolidarisent et font valoir leur individualité jusqu'à ce que l'alto reprenne la conduite du discours dans un thrène final très émouvant concentrant l'écoute au cœur du son, généreux et consolateur.

Associé à l'orgue, au piano et à la percussion, l'ensemble vocal Sequenza 9.3 (douze voix solistes) interprétait ensuite *Exultet* de Thierry Escaich, une œuvre jouant sur l'énergie et la scansion rythmique des mots que la direction très autoritaire de Catherine Simonpietri rigidifie jusqu'à la caricature.

On retrouvait Sequenza 9.3 en seconde partie de concert où il s'était joint aux musiciens de 2e2M pour donner la seconde pièce de Bernard Cavanna, *Messe, un jour ordinaire*, un des sommets de l'œuvre du compositeur s'inspirant d'un documentaire du cinéaste Jean-Michel Carré, *Galères de femmes*. Cette fausse messe - le rituel liturgique y est tourné en dérision - dénonce la violence et la monstruosité d'une collectivité - le chœur écorchant le latin - menée par des leaders aveuglés de pouvoir - Rayanne Dupuis et Tyrone Landau en « divi » quasi hystériques - face à Laurence ; ancienne droguée sortant de prison - touchante Isa Lagarde en chaussettes et salopette - elle revendique juste le droit d'exister avec ses mots à elle et un « parlé chanté » très direct qui déchaîne les réactions « bel cantistes » de ses partenaires. A la tête de cet ensemble hautement coloré - l'orgue y hurle avec le chœur aux côtés des trois accordéons et de la fanfare des cuivres - Pierre Roullier tient fermement la barre de ce « bateau ivre » menacé par la submersion sonore dont il gère au mieux l'équilibre jusqu'à l'éloquent solo de violon - merveilleux Eric Crambes - qui cloue le bec à l'assemblée pour laisser la voix de Laurence à découvert dans une tension tragique suffocante.

Crédit photographique : Bernard Cavanna © DR

par **Michèle Tosi** (15/10/2008) [551 visite(s)]

CONCERTS ET AUDITIONS

Fête du bandonéon

Lundi 30 juin 2008 à 18h.

Auditorium du Conservatoire. Entrée libre.

Classes de Juan Jose Mosalini, Cesar Strosio, Jean-Baptiste Henry.

À PROPOS DE...

CRÉATION DE BERNARD CAVANNA

Le jeudi 22 mai 2008 a eu lieu à Lille, au Nouveau Siècle, la création mondiale de *Karl Koop Konzert*, comédie pompière sociale et réaliste pour accordéon et orchestre de Bernard Cavanua. Salle comble de 2 000 auditeurs et franc succès ont salué les interprètes : l'Orchestre national de Lille sous la direction de Grant Llewellyn, le soliste Pascal Contet et le compositeur. Bernard a déjà maintes fois utilisé l'accordéon dans ses œuvres précédentes, mais il est à souligner ici le caractère personnel et intime de la pièce directement lié à l'hommage qu'il a tenu à rendre à Karl Koop, son grand-père maternel allemand, Karl Koop, prisonnier de guerre en 1918, reçu de la Croix-Rouge un accordéon. Il apprit à en jouer seul en autodidacte et Bernard garde un souvenir ému de son enfance, face à ce grand-père jouant de l'accordéon. Hommage et mémoire...

Conçu en quatre mouvements enchaînés (*Musette, Sans Flon-Flon, Galop pompier, Fin de bal*), appliquant et développant à l'orchestre la stéréophonie et les modes de jeux propres à l'accordéon, ajoutant et cassant à la nomenclature habituelle de l'orchestre symphonique deux trompes de chasse et une cornemuse, Cavanua nous offre non seulement une maîtrise et une virtuosité exceptionnelles d'écriture, aussi bien pour le soliste que pour l'orchestre, des déchaînements guerriers (non sans rappeler le Céline du "Voyage" et les atrocités des champs de batailles de 14-18) dans *Musette*, mais également des pages d'humour comme dans *Sans Flon-Flon* ou *Galop pompier*, manipulant judicieusement le rythme fétiche de l'accordéon de la valse à trois temps, ou encore de précieux instants de tendresse pudique teintés de mélancolie dans *Fin de bal*.

Bernard Cavanua nous prouve une fois de plus son immense talent de compositeur. Il a été fort bien servi par ses interprètes, les musiciens de l'Orchestre, Pascal Contet, Grant Llewellyn. Cela a été une réelle satisfaction que de les voir prendre plaisir à nous faire découvrir et partager cette nouvelle œuvre.

Jean-Louis Forestier

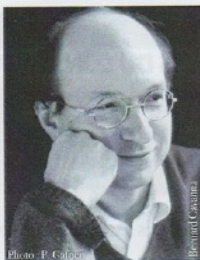


Photo : P. Giffon

Bernard Cavanua

DEUX DATES, UN ENSEMBLE

Collaborant avec l'Ircam mais en étant tout à fait indépendant, l'Ensemble Intercontemporain créé par Pierre Boulez en 1976 sous la houlette de Michel Guy alors ministre de la Culture, compte aujourd'hui 31 solistes permanents. À Pierre Boulez qui en conserve la direction pendant deux années (il en est encore président d'honneur) succèdent tour à tour Michel Tabachnik de 1978 à 1979, Peter Eötvös pour douze ans, David Robertson de 1992 à 1999, Jonathan Nott de 2000 à 2005. C'est actuellement Suzanna Mälkki, brillante violoncelliste finlandaise née en 1969, qui est la directrice musicale de cette formation. C'est elle que nous avons eu la joie d'applaudir ainsi que les 18 musiciens de l'Ensemble qui participaient au concert le 29 mai 2008 au conservatoire de Gennevilliers. Elle dirigeait tout d'abord une pièce de Bruno Mantovani intitulée *Streets*, création récente directement inspirée d'une promenade dans les artères



Photo : J. L.

Ensemble Intercontemporain

new-yorkaises. Cette création constitue "un véritable défi compositionnel" pour son auteur ainsi qu'il a pu l'expliquer entre deux exécutions de l'œuvre. La place était ensuite donnée à Arnold Schönberg avec l'interprétation de sa *Symphonie de chambre op. 9*, créée en 1907.

L'Ensemble Intercontemporain a également pu être apprécié lors d'une sortie à la Cité de la musique organisée par l'Association des parents et amis du conservatoire le 17 mai dernier. Avec au programme l'*Histoire du soldat* d'Igor Stravinsky, cette matinée faisant partie du cycle de concerts éducatifs initialement composé à l'intention des jeunes publics a réjoui aussi, semble-t-il, la quasi-totalité des parents et des accompagnateurs. Créée en 1918, ce chef-d'œuvre écrit pour sept musiciens, trois acteurs et un récitant, placé sous la direction de Suzanna Mälkki, était présenté par Pierre Charvet. Marches, tango-valse-ragtime, choral et intermède permettent de suivre les aventures d'un petit soldat qui vend son âme au diable dans l'espoir de connaître l'avenir, la richesse et le bonheur...

Jocelyne Tournet-Lammer



Photo : Jocelyne Tournet-Lammer

Suzanna Mälkki



Photo : George Grantham Bain Collection

Igor Stravinsky

Tempo

Directeur de la publication
Comité de rédaction

Jean-Claude Capelle
Benjamin Steinberg,
Jocelyne Tournet-Lammer,

APAC, 177, avenue Gabriel Péri - 92237 Gennevilliers cedex

Impression : Aérodia - 01 47 39 01 80

Tempo Juin 2008

La Voix du Nord/26/05/08

| LILLES - Nouveau Siècle |

L'Orchestre national de Lille s'est produit vendredi soir à la Maison de l'art et de la communication. Une prestation marquée par la création d'une pièce pour accordéon.

Le compositeur français Bernard Cavanna, en résidence à l'ONL, a écrit, à la demande du soliste Pascal Contet, un concerto pour accordéon et orchestre. Celui-ci a été joué pour la première fois vendredi, sous la direction de Grant Llewellyn, devant une salle comble (et beaucoup de jeunes). Cette création était l'occasion de découvrir les ressources du « piano à bretelles »

Dans l'esprit collectif, on colle à l'accordéon l'étiquette d'instrument populaire, un peu « ringue ». Il a pourtant prouvé qu'il savait s'adapter à son époque, dans les registres jazz ou de variété. Pour permettre au public et aux élèves de découvrir d'autres aspects de l'accordéon, l'école de musique a organisé des temps forts. Olivier Lemaitre, son directeur, en explique la teneur : « *Le soliste du concerto de Bernard Cavanna, Pascal Contet, est venu le 17 mai animer une master class. Il a montré des choses très surprenantes, avec une bande son. Bien sûr, il a aussi joué du classique, du tango argentin. C'étaient vraiment des choses à faire voir aux enfants de la classe de Cathy Guiffroy, qui ont vu que l'accordéon, ce n'est pas que du musette.* » En parallèle, la prof d'accordéon de l'école de musique est allée dans les écoles sensibiliser les élèves à cet instrument. Enfin, associée à l'événement, la Symphonie des accordéonistes sallauminois a joué à la MAC dimanche dernier.

Le concert de l'Orchestre national de Lille a débuté par la *Symphonie n°59* de Haydn, tout en finesse et en légèreté : détente assurée. La deuxième partie était consacrée à Beethoven.

Un hommage

Deuxième oeuvre au programme, le concerto de Cavanna, intitulé **Karl Koop Konzert**, est un hommage à son grand-père, prisonnier de guerre par les troupes anglaises en 1918. C'est chez lui, en Allemagne, que le compositeur a écouté pour la première fois de l'accordéon. Son aïeul en avait reçu un de la Croix-Rouge et avait appris seul à en jouer.

Surpris par le premier mouvement, le public découvre un accordéon opposé à l'orchestre. « *un vieil et désuet instrument des années trente, un trois voix musette bien désaccordé* », précise le livret. Les violons le poursuivent, les violoncelles donnent l'assaut, deux trompes de chasse sonnent l'hallali ! L'accordéon sort vivant de cette lutte d'où s'échappent des cliquetis, les sons aigus, métalliques, presque irritants du clavecin. Bernard Cavanna s'amuse des sons. Des petits bruits familiers montent des percussions et des cordes pincées.

L'orchestre symphonique est une usine où l'on joue du marteau et de l'enclume. Le *Karl Koop Konzert*, se dévoile. Il est sous-titré *comédie pompière, sociale et réaliste pour accordéon et orchestre*. Aux auditeurs d'y accrocher leurs images, leurs souvenirs. L'accordéon et l'orchestre cohabitent, se répondent, se chamaillent. Le troisième mouvement mime la grande pompe, désuète. On entend la fanfare, puis les cloches sonnent le glas. L'accordéon termine sa course à bout de souffle. Ce fut intense. Le public applaudit.

• GÉRALDINE CSIZMADIA

les Inrockuptibles

L'hédo musique, cinéma, livres, etc.
Du 24 au 30 juin 08 - N° 157

BERNARD CAVANNA

*Trio avec accordéon,
Messe un jour ordinaire, Fauve*
— Noëmi Schindler, violon ;
*Trio Allers-Retours ; Ensemble Ars
Nova, direction Philippe Nahon*
(MFA)

Contemporain Parmi les compositeurs qui répugnent à rejoindre les courants de l'establishment ou à entrer dans des catégories distinctes, il y a ceux qui s'épuisent dans le "retour à" pour mieux dissimuler leurs insuffisances, et d'autres qui envisagent plus naturellement les valeurs référentielles comme une influence indirecte venant enrichir leur inspiration. Si Bernard Cavanua ne suscite pas suffisamment l'attention qu'il mérite, c'est en partie pour son mépris des clans et l'éclectisme de ses sources qui vont puiser dans le populaire. S'il a peu écrit, c'est dans le domaine du théâtre musical qu'il laisse d'abord son empreinte, comme le montre son opéra

Confession impudique, qu'on a pu entendre au festival Musica de Strasbourg en 1992. Sa rencontre avec le cinéma s'avère elle aussi majeure. Elle inaugure par exemple le travail sur cette passionnante *Messe un jour ordinaire*, basée sur un documentaire de Jean-Michel Carré. Comment traiter le sacro-saint texte de la messe ? Cette question qui turlupine les compositeurs depuis la nuit des temps trouve ici matière à une formidable démonstration vocale et dramatique. Pétri, trituré, extensible à l'envi, perdu dans le dédale sonore de différentes langues, il n'est pas pour autant ici l'objet d'un défoilement

athéiste. S'il est confronté aux interventions très laïques du personnage de Laurence, égarée dans la solitude et la cruauté du monde moderne, c'est pour forger un drame. La messe devient opéra. Un opéra dérisoire, sans vrai dénouement, qui se jette dans le butoir désenchanté d'une définition de dictionnaire. Cette *Messe un jour ordinaire* est autant une messe à l'usage des pauvres qui convoque l'accordéon qu'un boulevard de la solitude : tout simplement le document brut et narquois d'un univers sans pardon. Le travail de Cavanua est aussi pointu qu'il atteint la poésie. On comprend alors mieux le poids de ses deux références : Zimmermann et Nino Rota. Les deux œuvres "satellites" qui accompagnent la messe tout en prolongeant l'image sonore sont servies par des solistes inspirés. On tient là l'album essentiel d'un compositeur étonnamment moderne.

Pascal Huynh

Musique. Percussions de Strasbourg, Bernard Cavanna : encore deux jours pour profiter du festival du Gmem.

Décalés ou limpides

■ On avait vécu avec Messiaen un moment d'immense bonheur, on a eu avec la soirée de lundi l'indispensable soirée décalée qu'il est bon de trouver au cours d'un festival. Responsables de ces moments où l'intérêt se mêle à l'hilarité, le chef Pierre Roullier qui présente avec beaucoup d'humour la pièce *Burleske* de Mauricio Kagel et Bernard Cavanna - sorte d'invité d'honneur de ce festival des Musiques 2008 - qui donna quelques pistes pour son œuvre *Messe un jour ordinaire* qui suit peut-être l'ordinaire de la messe mais de façon nettement extra-ordinaire.

Pour ces deux œuvres, superbes prestations du saxophoniste Pierre-Stéphane Meugé, du chœur contemporain et de l'ensemble 2e2m qui ont donné les côtés graves, grinçants et en même temps burlesques et hystériques de l'oratorio de Cavanna. Qui, ensuite, expliqua qu'il avait composé cette *Messe* en réaction contre les fanatismes et les intégrismes !

Ballet prodigieux

Nouvelle ambiance encore avec les sidérantes Percussions de Strasbourg. On est là aussi dans l'audio visuel tant le spectacle s'impose autant aux yeux qu'aux oreilles. Le ballet des hommes, des instruments, des sons qui virevoltent et rebondissent de gong à marimbas, de cloches à xylophone, bois à mé-



tal, peau à plastique (il semblerait que les Percussionnistes de Strasbourg soient à même de jouer de 400 instruments) est prodigieux de limpidité. Et, s'il convient de se tenir à une certaine distance, c'est plus pour jouir de l'acoustique que par crainte d'excès de décibels car les percussions savent se faire extrêmement légères, au bord même du silence.

Des quatre œuvres de mercredi, souvent mixées de live électronique et sans occulter les autres, en particulier la pièce de Nono, on a surtout retenu *Refontes*, une création commandée à Raphaël Cendo et qui, très métallique est aussi très variée, la pâte sonore liée et sublimée par l'électronique.

Le festival se poursuit ce vendredi à 12h30 au Musée Cantini, 19, rue Grignan (6e), avec un récital de piano par Wilhem Latchoumia. A 18h30 et à 21h, rendez-vous au grand studio du Ballet de Marseille, bd de Gabès (8e), pour le spectacle multimedia *Descrizione del dilupto* qui réunit les Percussions de Strasbourg et le Neue Vocalsolisten de Stuttgart, sur une musique de Mauro Lanza et des vidéos de Paolo Pardini. Le Portrait de Bernard Cavanna se poursuit samedi à 18h à Cantini.

GISÈLE LAVAL

▲ *Les Musiques, jusqu'à demain.* Tarif unique 5 € par spectacle. Infos et réservations au 04.96.20.60.19 et sur gmem.org Infos et réservations au 04.96.20.60.10 et gmem.org

VENDREDI 25 AVRIL 2008 - 0,85 € - N° 19195 - www.lamarseillaise.fr

la Marseillaise

Rencontre avec le compositeur Bernard Cavanna dans le cadre du Festival Wazemmes l'Accordéon

« L'accordéon a des pouvoirs secrets »

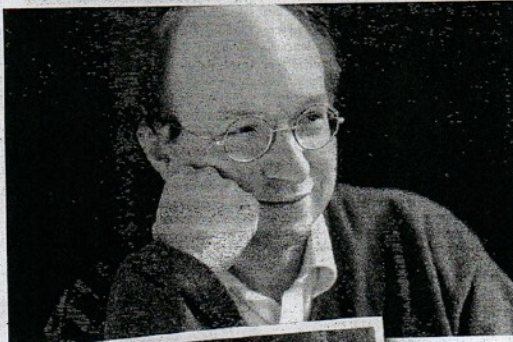
● Bernard Cavanna, après des études de piano se passionne très tôt pour la composition qu'il travaille d'abord en autodidacte. Il rencontre les compositeurs Henri Dutilleul, Aurel Stroh, Paul Mefano et Georges Aperghis qui l'encouragent fortement. Lauréat de la tribune des compositeurs de l'Unesco il obtient en février 2000 une Victoire de la musique. Son Concerto pour accordéon et orchestre sera donné en première mondiale jeudi 22 mai à Lille à l'occasion de « Wazemmes l'accordéon » avec les musiciens de l'ONL et Pascal Contet en soliste.

Né au royaume des guinguettes, à Nogent-sur-Marne, de mère allemande et de père italien. Tout cela a-t-il influé sur votre devenir de musicien-compositeur ?

● Bernard Cavanna - Non, ce n'est pas dans ma ville natale, hier célèbre en effet pour ses guinguettes - mais aujourd'hui bien bourgeoise - que s'est développé mon goût pour l'accordéon, mais grâce à mon grand-père, allemand ! Lui-même accordéoniste que j'ai écouté dès mon plus jeune âge. Lorsque que nous nous rendions, en famille une fois par an en Allemagne, il se retranchait souvent seul, dans sa chambre, car tout le reste de la famille ne supportait plus son accordéon, et j'étais son seul public.

Depuis 1987 vous dirigez l'école Nationale de Musique de Gennevilliers une de vos œuvres s'intitule « Gennevilliers Symphony », une autre « Goutte d'or blues » ; la page d'accueil de votre site Internet représente une ruelle de cité ouvrière. On pressent chez vous un attachement, une proximité avec les milieux populaires ?

● BC - Vous touchez là un point très sensible : personne jusqu'ici ne m'avait fait cette remarque bien que j'affiche assez clairement l'attachement auquel vous faites allusion. Cela pourrait provenir - peut-être - de ce décalage constamment présent en moi, entre mes origines effectivement très populaires, et le monde musical dans lequel je navigue - comme je peux -, et qui me semble parfois bien étranger, précieux et souvent prétentieux. C'est cette prétention au fond qui m'insupporte. Dans mon enfance, nous appelions ces gens-là : « des ordneurs », les jeunes d'aujourd'hui pourraient traduire par : « ils s'la pètent grave ». Aussi, de temps à autre, je ressens cette nécessité de rappeler mes racines, avec ces quelques titres donnés à mes pièces, même si paradoxalement : dans leurs factures, elles n'en sont aucunement empreintes. C'est aussi par amour et nostalgie d'une classe sociale simple, profondément humaniste, toujours en quête de savoir ; aujourd'hui quasiment disparue - le travail se déshumanise - le sens de la vie devient celui d'une course à la consommation, les ambitions Républicaines et démocratiques d'hier s'effondrent. Les grands vainqueurs s'affichent en « vendeurs de rêves », de leurs sales rêves, à coups d'écrans plats, de leurs sales rêves, de loft ou de paillottes ! Quant à la photo de la petite ruelle sombre qui se trouve sur mon site, c'est en effet un ancien quartier ouvrier de Belleville, aujourd'hui bien « boboisé », où je vis actuellement.



Le grand-père de Bernard Cavanna avait reçu un accordéon de la Croix-Rouge alors qu'il était prisonnier en 1917 (Photo issue de l'album de la famille).



Vous allez présenter avec l'Orchestre National de Lille en première mondiale un « Concerto pour accordéon » que vous qualifiez de « comédie pompière, sociale et réaliste » pour résumer certaines caractéristiques de ce concerto.

● BC - Le concerto s'intitule précisément « Karl Koop Konzert », du nom de mon grand-père, en sous-titre j'y ai ajouté « comédie pompière, sociale et réaliste » pour résumer certaines caractéristiques de ce concerto.

L'accordéon est déjà présent déjà dans plusieurs de vos compositions précédentes ?

● BC - J'ai commencé à écrire pour cet instrument dès le début des années 80, dans mon opéra « La confession Impudique ». Puis ont suivi « Messe un jour ordinaire » avec sa formation instrumentale atypique mettant en présence trois accordéons, deux tríos pour violon, violoncelle et accordéon, des Lieder de Schubert adaptés pour cette formation et voix de soprano, quelques pièces solistes, un opéra pour jeune public où l'accordéon est aussi très présent... Cet instrument comme, du reste, le violon, semble continuellement m'accompagner. Ce n'est pas uniquement pour des raisons affectives, liées à ma mémoire familiale. Cet instrument a évidemment des qualités qui lui sont propres, en dehors de son histoire et de son répertoire populaire habituel. Il a des pouvoirs secrets et bien cachés qui, lorsqu'on choisit de le fonder avec d'autres instruments, révèlent des textures bien intéressantes et

inhabituales, en tout cas bien stimulantes ! Peu présent il y a encore vingt ans dans les salles de concert, il est aujourd'hui clairement admis à tel point qu'Henri Dutilleul lui-même l'a employé pour une de ses dernières œuvres.

Il s'agit de réduire l'écart ou même le gouffre encore très largement admis entre l'accordéon musette, dit populaire, et l'accordéon de concert ; entre la musique populaire et la musique dite « classique » ?

● BC - J'ai grandi avec Schubert et Mozart joués au piano par ma mère, la musique de Johnny Hallyday écoutée en boucle par mon frère ou les Beatles par ma sœur. La musique dite classique n'est pas du tout difficile à comprendre. Elle demande simplement un peu plus de patience car les éléments mis en jeu et les constructions sont plus complexes. C'est tout ! Ma mère, issue du sous-prolétariat allemand (on revient à la classe ouvrière) fut très tôt passionnée par la musique et sa curiosité, son humilité aussi l'ont amenée à aimer des musiques que certains « privilégiés à bibliothèques et parquets marquetés » trouvent encore difficiles à comprendre : Berg, Bartók, Lutoslavski, Dutilleul, Ligeti... Aussi, je n'admets pas aujourd'hui que cette musique soit mise au rencard ! Totalement absente dans les médias, peu défendue par un milieu politique de plus en plus inculte, assujettie aux lois du soi-disant « libre » échange. Dans ce contexte, il faut sans cesse manifester notre résistance et l'enseignement, l'école, les conservatoires restent un terrain privilégié pour ce combat.

Ce concerto est dédié à votre grand-père maternel Karl Koop ainsi qu'à Pascal Contet (qui en sera l'interprète) et à la mère de celui-ci. On imagine les raisons de cette triple dédicace !

● BC - Il y a même une quatrième dédicace, sous jacente, à ma mère, qui pourrait se deviner sous l'hommage rendu à mon grand-père. C'était un homme simple et extraordinaire à la fois. Comme je le dis dans le programme du concert, alors qu'il était prisonnier de guerre en 1917, il reçut un accordéon de la Croix-Rouge, qu'il étudia en autodidacte. Il fit vivre sa famille en animant des bals, mariages, dans les années 20 et 30 et tint à ce que ses enfants apprennent la musique, malgré l'extrême précarité de sa situation. Sa détermination m'a permis de prendre le relais.

Pascal Contet, est l'accordéoniste doué et talentueux que nous connaissons bien et qui n'a eu de cesse de solliciter des œuvres nouvelles pour cet instrument. C'est avec lui que j'ai commencé à l'utiliser un peu partout dans mes pièces. Il y a longtemps que j'avais ce projet de concerto pour lui. Pas simple. Autant il m'était facile de mêler l'accordéon au sein d'un ensemble, autant ce projet fut difficile à mener. En position de soliste, devant un orchestre symphonique, dans une forme concertante, les solutions ne viennent pas d'emblée ! On devient vite caricatural en jouant avec des effets bien écoulés. Je n'ai pu commencer à travailler qu'à partir du moment où mon choix s'est porté sur l'accordéon musette et non sur l'instrument habituel de concert.

Pascal (grand collectionneur d'accordéons) prendra d'ailleurs un vieil instrument musette des années 30 avec seulement 3 rangées de boutons pour le clavier droit pour nos concerts : c'est la confrontation de ces « matières nouvelles », cet accordéon déshé à l'orchestre symphonique et quelques instruments atypiques (cornemuses, trompes de chasse, clavicim) qui m'ont permis d'entrevoir une direction possible. Quant à la dédicace à la mère de Pascal, disparue dans des conditions tragiques, c'était un geste simple, d'amitié que je souhaitais faire.

Un mot sur le Nord qui a été une pépinière d'accordéonistes de renom - Almafle, Baselli, Duleu, Larcange, Marceau, Verchuren, Verstraet - et où l'on trouve encore nombre d'écoles d'accordéon...

● BC - Le Nord/Pas-de-Calais possède une riche histoire ouvrière, minière, textile, métallurgique... Les ouvriers y ont leurs musiques et leurs instruments de prédilection : clarinettes, saxophones, trompettes, trombones, tubas, saxhorns et accordéons !

Je suis évidemment heureux que la création de mon concerto se déroule ici, dans le cadre du Festival Wazemmes l'Accordéon, loin des lambris dorés, des velours et des feutres de la capitale.

Propos recueillis par Paul K'ROS

● Création du concerto Jeudi 22 Mai à Lille avec Pascal Contet à l'accordéon et l'Orchestre National de Lille, puis le 23 à Selliaumes et le 24 à Loon-Plage.

MUSIQUE. Office à La Rochelle où s'opposent une parole quotidienne d'une SDF et un rituel structuré.

La messe pas si ordinaire de Bernard Cavanna

Messe un jour ordinaire de Bernard Cavanna. Avec les *Motets pour un temps de pénitence* et des *Chansons profanes* de Francis Poulenc. Ensemble Ars Nova, Chœur de l'Abbaye-aux-Dames de Saintes, sous la direction de Philippe Nahon. La Rochelle, La Coursive, ce soir à 20h30.

Créée en 1994 au festival Musica par Les jeunes solistes, *La Messe un jour ordinaire* de Bernard Cavanna est reprise aujourd'hui à La Rochelle dans une version élargie. L'œuvre, manifeste contre l'exclusion, fait s'affronter les propos d'une SDF, exposant une parole dérisoire, à ceux d'un groupe partisan de l'ordre, utilisant les mots de la liturgie catholique.

Après un opéra sur un texte à l'érotisme sulfureux (*la Confession impudique* adaptée de Tanizaki Junichirô), Cavanna s'est attaqué voilà trois ans à l'écriture d'une messe, prévue à l'origine pour le festival d'Art sacré, à la demande de Maurice Ohana. D'autres événements ont modifié son projet. La disparition de Nathalie Méfano (la fille du compositeur et chef d'orchestre, avec laquelle Bernard Cavanna voulait collaborer) et la découverte d'un court métrage de Jean-Michel Carré, *Galère de femmes*. L'une des protagonistes du film, Laurence, toxicomane sortie de prison et malade du sida, allait devenir *post mortem* l'héroïne ordinaire de la messe.

Ordinaire : Bernard Cavanna base sa partition sur les deux sens que peut revêtir le terme. Dans la liturgie catholique, le mot qualifie l'office quotidien. Appliqué à Laurence, il désigne tout ce poids de malheur qui devient banal dès lors qu'il s'ancre dans le quotidien, et par là, comment l'expérience individuelle atteint à l'universel. L'œuvre oppose donc deux mondes, in-

conciliables. D'un côté, l'ordre, symbolisé ici par les solistes, presque verdiens, le chœur et quelques instruments qui font directement référence à la liturgie - cuivres, orgue et cloches. De l'autre côté, une récitante-chanteuse, épousant les répliques que Laurence a prononcées dans le film, épaulée par un violon fragile et trois accordéons, amoureux de vieilles rengaines.

Le chœur et les deux solistes lyriques chantent, principalement en italien, le texte de la messe, bientôt pollué par leurs propres interventions parasites, car les mots de Laurence, banals et désespérés, agissent comme des grains de sable enrayant la belle mécanique du système. Ces paroles-parasites (des cours de la Bourse émaillant l'Offertoire, ainsi

que la phrase de Barbie, en allemand dans le Sanctus, «*Mon-sieur le Président, je n'ai rien à dire*»), n'étaient pas assez compréhensibles dans la première version, estime le compo-

siteur. D'où l'écriture d'une seconde version, qui clarifie ou qui annule ces mots importants. Fruit d'une résidence du compositeur à Niort, cette seconde mouture cultive l'homonymie du Verbe. Y est néanmoins préservé, et sans doute accru, l'étrange emballlement du chœur qui se perd dans la confusion des langues employées. Un soliste parle-t-il de la «*résurrection de la chair*», que le chœur aussitôt divague sur les associations entre les mots «*carne*», «*Fleisch*», «*viande*». Le corps appelé à l'immortalité est devenu charcuterie.

La messe est-elle donc blasphématoire? Le compositeur s'en défend. Il reconnaît pourtant que le texte de

la messe représente encore aujourd'hui l'ordre par excellence - mais qui se double d'un ordre musical, propre à fournir au compositeur une structure solide. «*J'ai voulu, dit Bernard Cavanna, opposer une parole de groupe, un rituel structuré par ses répétitions, sûr de ses valeurs, à une parole individuelle et dérisoire - exposée sans compassion ni apitoiement. A partir du moment où cette voix se fait entendre, celle du groupe devient plus violente, et la couvre finalement*».

Bernard Cavanna porte sur la situation actuelle l'œil le plus noir qui soit mais il croit en l'homme. Entre les deux versions, il reconnaît que les événements ont confirmé les inquiétudes que la messe avait soulignées. Il n'accepte pas ce qu'il appelle «*le syndrome de la munificence*», qui survient dès que l'homme se satisfait de la cohésion momentanée d'une partie de l'espèce devant le danger, et de crier «*Gloire, gloire, gloire*», sans

se donner les moyens de résoudre les problèmes. La Messe, sans *Agnus Dei* parce que dans le Sanctus «*les chanteurs s'écœurent de leur propre violence*», se déploie contre l'exclusion. La parole de Laurence, même contrepoincée par l'intrusion finale du chœur déclamant sa (fausse) joie, y est préservée jusqu'au bout, en un long monologue où les mots «*AZT*», «*Mac Donald*», «*foyer*», «*prison*», «*démarches*» et «*employeur*» sont touchés par la grâce dès lors qu'ils sont mis en musique ■

DOMINIQUE DRUHEN

Reprises à Mauléon (79), Festival «*Eclats de voix*», église de la Trinité, 9 juin à 20h30; à Niort (79), Le Moulin du Roc, 20 juin à 20h30.

YOUNG EURO CLASSIC

Lass mich dein Frankreich hören

Zur französischen Musik gehört die Kultivierung des Klangs, und so begann auch die neue Komposition von Bernard Cavanna, mit der sich das **Orchestre Français des Jeunes** unter Jean-Claude Casadesus im ausverkauften **Konzerthaus** präsentierte, mit filigranen, körperlos schwebenden Klängen. Der erste Satz steigert sich vom Stammeln zu einer Rezitation, deren langsam sich erweiternden monologischen Phrasen der Bratschen ein Gedicht von Erich Fried zugrunde liegt. Der zweite Satz mit seinem minimalistisch kreisenden Bewegungsstrudel lässt dann die Sprachkepsis des ersten hinter sich.

Während die Harmonik vor allem im ersten Satz mit Eintrübungen und Verbiegungen aufwartet, bleibt Cavanna in der Form fast didaktisch klar. Das französische Jugendorchester besitzt vor allem intonationssichere Bläser, die den Reichtum der Mikrointervallik ebenso aufblühen ließen wie zum Schluss Mussorgsky/Ravels „Bilder einer Ausstellung“. Dazwischen als Höhepunkt Prokofjews 3. Klavierkonzert mit der jungen russisch-griechischen Pianistin Katia Skanavi. Sie ließ mit glasklarem Klang ebenso aufhorchen wie mit weitgespannten Bögen und federnder Rhythmik, der sich das Orchester anschmiegte. Nachzuhören am 20. August um 20 Uhr 05 im Kulturradio des RBB.

Martin Wilkening

PHOTO BY SHEN YANQIAO FOR SHANGHAI DAILY

感恩·上海——外国作曲家与上海系列



Chinese composer Chen Qigang (third from left) chats with eight French composers yesterday at the launching ceremony of a competition in which the musicians will compose music for Shanghai. The compositions will be played during the Shanghai Spring Music Festival next year. — Zhang Suoqing

Michelle Qiao

EIGHT French composers have been invited to a competition to compose distinctive music for Shanghai, using Chinese instruments and familiar Chinese melodies, including "The Jasmine Flower."

They are touring the city, learning about Chinese music and selecting two or three traditional instruments for their compositions.

"Shanghai is a stunning city and I've had lots of inspirations during my trip."

Frenchmen to compose Shanghai melodies

said French composer Bernard Cavanna.

The Shanghai Spring Music Festival organizing committee yesterday launched the competition called "Presences China."

The compositions will be played in a concert during the Shanghai Spring Music Festival next year. Shanghai residents will choose the three most popular pieces, and they will be performed during the Festival Presences in France in 2008.

Famous Chinese composer Chen Qigang, artistic director of the competi-

tion, said the competition would help promote Chinese music throughout the world.

"We've long forgotten the charm of traditional Chinese music and the match will also arouse Chinese passion for our own music," Chen said.

He said judges would not include experts because it's important to create music pleasing to ordinary Chinese.

More than 40 French composers applied for the competition, but only eight were chosen to visit.

renovation of 439 homes for the elderly that aims to improve their living environment.

Besides general redecoration, projects include adding safety features, such as changing floors that might cause people to slip on rainy days.

Many elderly people are unsteady on their feet and may fall on slick floors, although recent accidents have not been reported. Falls are responsible for broken bones, and could result in more serious injuries.

"Almost every senior home we visited has some granite floors that could be safety hazards," said Shen Yanqiao, spokesperson of the social welfare department of Shanghai Civil Affairs Bureau.

The anti-slip material that improves traction is produced by a city flooring company, the Andazhong Anti-Slip Flooring Engineering Technology Ltd. It has been applied and tested at no cost at four senior homes.

"The outcome was great," said Shen, who visited the Shanghai No. 2 Welfare Senior Home in Xuhui District.

The liquid material can be painted on different surfaces, including granite and marble.

"This way we don't have to break the old floors," said Shen.

The floors dry in about three hours, and can be painted at night so residents are not disturbed.

The liquid costs 25 yuan (US\$3.12) per square meter, but is still cheaper than the original reflooring plan.

Shen said he himself almost fell on the lobby floor at a senior home in Xuhui District last winter.

Dirigent sorgt mit kundiger Hand für Unruhe

Klassik

Am Eindrucksvollsten gelang die Novität des Konzertabends. Die beiden, sehr unterschiedlichen Sätze für Orchester von Bernard Cavanna, erst in diesem Jahre entstanden, bildeten eine intelligente, zeitgemäß knappe, nur elfminütige Ouvertüre beim Auftritt des Französischen Jugendorchesters unter Jean-Claude Casadesus im Konzerthaus.

Der 1. Satz, von der Piccoloflöte geradezu angepfeifen, von sirrenden Geräuschen des mit dem Geigenbogen gestrichenen Schlagwerks unterlegt, bereitet den Einsatz der Solo-Bratsche vor, die nachdenklich vor sich hin singt. Sie führt zögerlich die Melodie ein, um die in der Folge alles kreist. Das volle Orchester breitet die Ausarbeitung ruhig hin, das melodische Garn sorgsam weiterspinnend, bis mit tiefen Bläserstimmen der Satz verklingt.

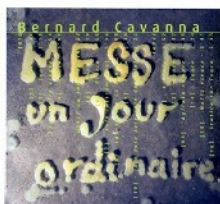
Der zweite prescht schneller vor. Es setzt etwas Ähnliches wie eine Instrumental-Bavardage: eine Plauderei kreuz und quer durch die Orchestergruppen, von Trompetensignalen durchklungen, die beinahe die Heraufkunft Richard Wagners zu verkünden scheinen. Der aber kommt nicht.

Der Tumult hüpfte leichtfüßig voran und spart dabei nicht mit Effekten. Röhrglocken mischen sich mit Paukenschlägen. Casadesus facht vom Pult aus fleißig das Feuer an. Er sorgt mit kundiger Hand für die angestrebte Unruhe, auch wenn darüber nicht ganz klar wird, wohin der Satz zielt. Er gewinnt gegen Ende an Zartheit, verliert darüber die Angestrengtheit der Konsistenz. Er verklingt - in den lebhaften Beifall hinein, für den auch der Komponist sich bedanken konnte.

Ravels Orchesterfassung der "Bilder einer Ausstellung" von Mussorgsky, das gewaltig sich aufblähende Schluss-Stück, führte die hohe Qualität einzelner Orchestergruppen, namentlich der Bläser vor. Zwischendurch spielte Katia Skanavi, offenbar mit mehr als zehn Fingern, das 3. Klavierkonzert, das populärste, von Sergej Prokofieff. Frau Skanavi erspielte sich eine Goldmedaille in Brillanz.

Klaus Geitel

Bernard CAVANNA
(1951)



TRIO AVEC ACCORDÉON. MESSE UN JOUR ORDINAIRE. FAUVE.
Noëmi Schindler (violin), Trio Allers-retours, Ars Nova, dir. Philippe Nahon.
MFA-Radio France 216 025 (HM)



De sa longue expérience dans le spectacle (théâtre et cinéma), Bernard Cavanna a tiré une énergie bienvenue et qui sonne vrai. Il pouvait tomber dans la facilité, à coup de dramatisation et de facilité, il y a au contraire mûri cette humilité qui engendre l'évidence, et qui rencontre le public. Sa Messe un jour ordinaire est un chef-d'œuvre. Le problème de l'époque est de ne plus pouvoir faire d'opéra, et de les étirer dans des oratorios intellectualisants et ennuyeux qui, au mieux, font des oratorios plausibles. Dans son opéra La confession impudique, Cavanna n'a pas toujours évité l'écueil, lui non plus. C'eût été trouver la pierre philosophale. Mais ici, en restreignant son ambition, il va beaucoup plus loin.

En fait de Messe, et mieux que l'oratorio, il s'agit plutôt d'une cantate avec récitant et érucation de bribes latines comme autant de cris. Le texte est cru (la confession brute d'une marginale), les voix savamment utilisées dans leurs limites, la musique raffinée, magnifique de couleurs. Cavanna ne craint pas l'outrance, la véhémence, la brutalité, l'ordure. Ça, c'est l'heureuse découverte : il ne semble pas avoir succombé au « bon goût », malgré certaines fautes ministérielles. Il sait jouer du populaire, façon Weill, mais sincère, pas trop Télérama, accordéon inclus, mais pas trop tango, lui. Mieux, il cache sous un certain négligé (au sens érotique et si français des sous-vêtements féminins) une science qui laboure profond, un fort travail où il charrie notre temps, et toutes ses questions musicales ou non, anciennes ou passées. Cette fresque en collage reste toujours en filigrane, offrant une nouvelle écoute lorsqu'on veille à ne pas succomber à la séduction première.

Bref, Cavanna me vexe en disant qu'il se situe entre Zimmermann (l'érudition comme collage inquiet) et Rota (le Weill latinisé). Car c'est très exactement ce que je voulais dire. Fini le temps des boutades crispées qui dématérialisaient le rire de Mauricio Kagel, la réduction du clown en pierrot mou, une ornière dont ne semble pas être sorti, pour l'instant, l'excellent Marc Monnet. J'ai déjà salué un panorama lyrique et inspiré de la même veine, que je me permets de rapprocher de la Messe de Cavanna, la Messe à l'usage des vieillards de Dufourt, qui partage avec lui le même respect du grandiose ordinaire de l'homme et le même souffle épique. En fait, lorsque la religiosité se passionne tant pour l'homme, elle s'appelle humanisme. Dufourt disposait de l'infini électronique pour évoquer la brièveté de la vie. Cavanna multiplie les bonheurs vocaux pour aider sa sidéenne à hurler. C'est magnifique. Les interprètes l'ont compris, l'harmonie est totale.

Jean Vermeil

NOUVEAUTÉ 1re  50'
Stéréo DDD 
Soutient parfaitement l'interprétation.
Notice 

CLASSIQUE

VU à la MC2 de Grenoble

Messe un jour ordinaire, Oratorio Bouffe de Bernard Cavanna

What a Mess!*

Lecteurs d'un célèbre Hebdo attirés par le nom du compositeur? Accès de foi dominicale un jour de semaine? Rarement autant de monde n'aura été attiré par une œuvre contemporaine française. La présence de nombreux musiciens grenoblois, réunis sous la direction engagée de Luc Denoux, a probablement contribué au succès mérité de ce concert peu ordinaire.



À l'origine de cette « messe », il y a le documentaire de Jean-Michel CARRE, *Galères de femmes* (1993). Cette bouleversante diatribe dénonce le peu d'intérêt accordé à la réinsertion des femmes sortant de prison et l'immense gâchis humain qui en résulte. Quinze ans après sa sortie, ce film très gênant garde toute sa force dans le contexte sécuritaire actuel. Le réalisateur, présent à la projection qui précédait le concert, raconte avec émotion les derniers moments de Laurence, la jeune toxicomane dont le destin a inspiré à Bernard CAVANNA cette *Messe un jour ordinaire*. CAVANNA aurait aussi bien pu composer son œuvre dans le contexte de la *Déclaration des droits de l'homme*, mais l'ordinaire de la messe véhicule une portée plus universelle qui transcende le quotidien du documentaire.

Comme dans le théâtre de Guignol, on aimerait pouvoir s'en prendre physiquement aux deux « méchants » que représentent les chanteurs lyriques, tant on

est pris par la force des rôles qu'ils incarnent. Les ricanements répétés de la soprano font penser à ceux de certains bonimenteurs télé; le ténor (excellent Philippe NONCLE) en singe hurleur mélangeant les langues confirme une vision totalitaire de l'« unité » européenne. La masse chorale, constituée ce soir d'une centaine de choristes amateurs impeccablement préparés par Isabelle FESQUET, Yves RASENDREN et Luc DENOUX, impressionne par le réalisme social de ses interventions: masse sans esprit critique à la remorque de ses leaders, annonçant ce qu'elles croient comprendre jusqu'à cette effrayante confusion anthropophage du symbole de la résurrection avec... de la viande.

Laurence est interprétée par Lisa LAGARDE, qui enregistrait déjà ce rôle il y a dix ans pour Radio-France. Son chant simple et sensible rend le personnage de la victime plus dramatique encore face à l'arrogance méprisante des bien-pensants. L'ensemble instrumental, constitué de professeurs

du Conservatoire, est à la hauteur des difficultés de cette partition aux contrastes brutaux et métalliques: trio grognon d'accordéons pour faire chanter le *Gloria*, percussions qui sonnent comme des cloches qui s'affolent, petite trompette titillant un infernal suraigu... C'est plus la peur de la rencontre du sabre et du goupillon qui nous inquiète que celle de la colère divine!

Dans cette œuvre violente, le compositeur nous accorde quelques instants de rémission par la voix du violon qui émerge du chaos orchestral. Noëmi SHINDLER, que l'on a pu entendre dans les six mouvements de Fauve pour violon solo, se montre une interprète convaincante du caractère le plus intimiste de Bernard CAVANNA, un compositeur contemporain dont on aimerait retrouver le nom plus souvent dans les programmes de concerts.

Gilles Mathivet

*Selon le contexte: « quel gâchis, quel désordre! »



CRITIQUE

L'extraordinaire Messe de Bernard Cavanna

Fulgurant et jubilatoire, «Messe un jour, ordinaire» l'œuvre du compositeur contemporain Bernard Cavanna, coproduite à La Coursive par Ars Nova, l'ensemble vocal de l'abbaye de Saintes et la Scène Nationale de La Rochelle, a été un franc succès lundi soir lors de sa présentation. Loin de s'adresser exclusivement à une élite musicale, cette commande d'Etat en perpétuelle mouvement sait trouver dans un rythme endiablé les accords avec le plus large public.

Placé sous la direction irréprochable de Philippe Nahon, Ars Nova et l'ensemble vocal de l'abbaye de Saintes, ont offert une superbe prestation malgré les grandes difficultés qu'impose cette messe pas ordinaire. Avec une soprano wal-kinesque et un ténor tout droit sorti d'un opéra lyrique, l'auteur qui a associé des textes de «Galère de femmes» le très beau film documentaire de

Jean-Michel Carré propose une version tragi-comique du rituel de la messe.

A n'en pas douter le *Christe eleison, eleison eleison... ça sonne! ça sonne!* du livret est à inscrire dans les annales. En fait, dès les premières mesures on est saisi par un rythme tendu qui ne se relâche à aucun moment. Comme suspendu, la luxuriance des carillons et des percussions, ou le splendide passage de Serge Garcia au violon, place l'auditeur au centre d'un maelström sonore lumineux.

Lundi soir, devant un parterre de journalistes de la presse spécialisée venu de Paris pour l'événement, la messe de Cavanna a donné une des plus belles illustrations de ce que la création musicale contemporaine française est capable de produire.

A.L.B.

Journée Sacem

PRIX SACEM 2010

SACEM PRIZE 2010



La Peau sur la table - Portrait filmé de Bernard Cavanna

DELPHINE DE BLIC

Compositeur et pédagogue, Bernard Cavanna est un personnage aux multiples facettes – autodidacte, provocateur, intuitif et original. Qu'il brade avec ironie sa propre musique à la criée sur un marché ou qu'il arbore un visage blême lors de la répétition d'un de ses concertos, c'est toujours avec une fragilité et une gracieuse pudeur que l'artiste s'expose à la caméra.

Composer and pedagogue, Bernard Cavanna is a multifaceted personality – autodidact, provocative, intuitive and original. Whether he is ironically boasting the merits of his own music on a market place, or, white faced, attending a rehearsal of one of his concertos, the artist always shows a certain fragility and gracious restraint when he is in front of the camera.

2010, DV Cam, Couleur, 99', France

Image [Photography]: Justine Bourgade, Elvire Bourgeois, Delphine de Blic, Quentin Lepoutre, Marianne Tardieu

Son [Sound]: Christian Cartier

Montage [Editing]: Guillaume Germaine, Delphine de Blic

Production / Distribution: Les Films d'Ici

(courrier@lesfilmsdici.fr, +33 (0)1 44 52 23 23)

Vendredi 27 à 21 h 15, Salle 3

Friday, 27 at 9:15 pm, Room 3

La musique du XX^e siècle mise à l'honneur

Dimanche dernier, le centre des congrès a de nouveau accueilli l'Orchestre des Pays de la Loire pour un programme exceptionnel sous la baguette du chef Daniel Kawka : deux créations du compositeur contemporain Bernard Cavanna et le 3^e concerto pour piano de Béla Bartók, merveilleusement interprété par Roger Muraro. C'est un réel plaisir de constater que le panorama musical de nos orchestres s'ouvre vers la musique contemporaine, autrement dit notre musique. C'est encore plus un plaisir de voir apparaître sur scène le compositeur des œuvres jouées, non seulement bien vivant mais pouvant en plus expliquer sa démarche de création à un public parfois déstabilisé par la musique du XXI^e siècle. Mais c'est un réel bonheur de se laisser surprendre par la beauté d'œuvres données en concert pour la première fois. Petit aperçu des deux créations de Cavanna et du concerto n°3 de Bartók, rehaussé par la per-

formance du soliste Roger Muraro.

Cavanna, près de son public et de ses musiciens

La relation de l'ONPL et du déjà célèbre compositeur Bernard Cavanna ne date pas d'hier, ce dernier ayant déjà composé pour l'Orchestre (notamment le Concerto pour violon joué en 2001) et comptant déjà trois venues à Angers. Pour cette quatrième collaboration avec l'ONPL, Cavanna a présenté au public angevin deux créations aux titres pour le moins originaux : des « Mélodies en tonalité avec date de péremption » par la présence de « résidus de tonalité » dans l'œuvre. L'écoute n'a pas été décevante, et les auditeurs ont pu se laisser porter par la voix profonde de la chanteuse Sylvia Vadimova et par le pupitre de cordes remarquable

dans ses pianissimos. Les trois mélodies glissant de la sérénité à l'angoisse étaient surtout empreintes de beauté, tonalité ou pas. La seconde partie du concert était réservée à la « Gennepièrre Symphony », amenant de nouvelles explications du compositeur sur la construction des cinq mouvements (modes pentatoniques, superpositions de séquences rythmiques...) et même sa participation à l'orchestre. Cavanna a mentionné avec raison le manque de diffusion de la musique contemporaine. À l'écoute de ses œuvres, on ne peut qu'approuver.

Bartók, un plat de résistance savoureux

Deuxième œuvre du concert, le Concerto pour piano n°3 de Bartók a accueilli le soliste Roger Muraro. Belle alliance que ce concerto posthume joué par les mains du soliste émérite et dirigé par Daniel Kawka, personnalité active dans la direction de musique contemporaine. Retenons surtout le second mouvement de l'œuvre, l'adagio Religioso, où notre soliste s'est mer-



L'ONPL était placé sous la baguette de Daniel Kawka

veilleusement illustré. Dans un bouleversant dialogue avec l'orchestre, Muraro a donné toute la mesure de sa sensibilité pianistique et de son merveilleux toucher, profond, recueilli et plein de personnalité. Le bis n'a évidemment pas tardé, et Roger Muraro est revenu sur scène en compagnie de Sylvia Vadimova pour une interprétation réussie de « La carpe » de Poulenc.

Contemporain oblige... Il faut cependant regretter le nombre impressionnant de sièges vides dans la salle du Centre des congrès. Vivre à son époque, c'est aussi apprécier la musique de son temps, et la chance nous est donnée grâce à ce type de concerts. Nous pouvons seulement souhaiter qu'il y en ait toujours plus.

Métabole

Ouest-France 19 Avril 2000

Bernard Cavanna entre Claude Debussy et Dvorak Les « Nouveaux Mondes » de l'ONPL

Sur la planète il ne reste plus beaucoup de mondes à découvrir. Sauf en musique : les interprètes dignes de ce nom se doutent de chercheurs ardents, et les jeunes compositeurs sont par vocation des explorateurs de nouveaux univers.

Illustration d'actualité : le concert de l'ONPL dans lequel Hubert Soutant et ses musiciens nous font redécouvrir le « Nouveau Monde » de la 9^e symphonie d'Anton Dvorak que cet auditeur croit connaître à travers un sublime solo de cor anglais qui chante comme une louange à Éternel, ou dans le grand tutti du final qui sert de long temps de énérité à une fameuse émission scientifique de Radio-France. L'in-

terprétation de l'orchestre y donne une impression de plénitude et de beauté sonore qui illustre bien la stratégie de son chef affirmant récemment : « Je rends chaque jour les musiciens encore plus attentifs à la beauté de la musique, et au privilège que représente le fait de pouvoir jouer cette musique... » Le public ne peut qu'être séduit ; une telle vision l'enchanté.

L'autre nouveau monde, c'est celui de la création contemporaine que l'ONPL est le seul en France à explorer et à faire partager d'une manière aussi systématique. Avant même d'entendre une nouveauté, l'auditeur sait dans quel sens le vent va souffler, car le compositeur, en dialogue avec le chef, donne la

direction de sa pensée et pose des repères essentiels. Ainsi a-t-on fait connaissance, à travers son Concerto pour violon et orchestre, de Bernard Cavanna, un créateur, lauréat des Victoires de la Musique qui va de l'avant mais en assurant ses arrières. Son principal point d'ancrage, c'est Claude Debussy, un compositeur qu'il avoue avoir mis beaucoup de temps à comprendre au début de son engagement musical. Comme lui maintenant il joue sur les couleurs, les timbres, les rapprochements, les éclatements, tout en conservant une direction personnelle tendant vers le but qui s'impose à sa propre personnalité. Sa palette sonore offre une richesse et une complexité dont

il use comme le ferait un peintre faisant se croiser les lignes ou se confronter les masses. Sa complexité surprend sans heurter.

Superbe, le violoniste suisse Noëmi Schindler défend avec force et conviction cette partition qu'elle a créée. Sa prestation est d'autant plus impressionnante qu'elle est seule à lutter contre le flot qui d'abord semble vouloir la submerger et finalement s'apaise pour mieux laisser chanter son violon magnifique.

J.L.D.

Le concert est retransmis le lundi 15 mai à 20 h sur Radio-France Loire-Occéan.

Cavanna

MESSE UN JOUR ORDINAIRE

(+ Trio avec accordéon, Fauve)
Isa Lagarde, Sophie Grimmer, sopranos – Ian Honeyman, ténor
Noëmi Schindler, violon – Christophe Roy, violoncelle – Pascal Contet, accordéon
Ensembles vocaux de la région Poitou-Charentes, Ars Nova dir. Philippe Nahon

ses créateurs, l'ingénieux ensemble instrumental Ars Nova dirigé, avec beaucoup de compétence, par Philippe Nahon. Ne serait-ce que pour cela, sa gravure sur laser s'imposait, d'autant que Bernard Cavanna est un compositeur original que nous suivons, comme en témoignent nos réactions, consignées dans ces colonnes, à son premier opéra, *La Confession impudique*, d'après le grand romancier japonais Junichiro Tanizaki.

Tout se passe, d'ailleurs, comme si le musicien avouait une prédilection pour le genre de la confession qui se retrouve dans *Messe un jour ordinaire*, où Laurence (Sophie Grimmer) confesse justement un parcours de jeune fille paumée, droguée, violée, atteinte du sida semble-t-il, confession qui est juxtaposée, pour ne pas dire opposée, au rituel classique de la messe. Celle-ci est incarnée par le formidable ténor Ian Honeyman et une soprano lyrique, Isa Lagarde, des ensembles vocaux très présents et une distribution orchestrale d'ampleur, où l'on remarque des cuivres, cloches, accordéons et un orgue, sans oublier les trompettes. Le texte de la *Messe* est souvent déconstruit, comme pour souligner son impuissance face aux misères du monde ; celle-ci est dite par Laurence sur le mode du *Sprechgesang*, associé à la prosodie debussyste, avec un finale très cantabile. Le livret, inspiré d'un film et rédigé par le compositeur, verse parfois dans une certaine facilité et n'a pas la même force que la musique. C'est bien le seul point faible de ce CD, où deux pièces instrumentales (dérivées de la *Messe*) montrent le talent fertile de Bernard Cavanna, en particulier *Fauve* pour violon solo, où Noëmi Schindler fait des merveilles. A suivre de près !

Claude Glayman

Deux réussites d'art lyrique contemporain par Bernard Cavanna

RAPHAËL, REVIENS !, opéra pour enfants (création) de Bernard Cavanna d'après un livret de Michel Beretti. Mise en scène : Christian Gangneron. Décor : Thierry Leproust. Avec Thierry Grégoire, Vincent Billier, Laurent Bourdeaux, Raphaël Boulay et Patricia Gonzales, Ensemble vocal Vivete Felici, Trio Allers-Retours. **MAISON DE LA MUSIQUE DE NANTERRE (92)**, le 2 mars. Les 14, 16 et 17 mars au Théâtre de Sartrouville (78). Tél. : 01-30-86-77-77.

LA CONFESSION IMPUDIQUE. Opéra (nouvelle version) de Bernard Cavanna sur un livret de Daniel Martin, d'après le roman de Junichiro Tanizaki. Avec Rayanne Dupuis, Jacques Bona, Jean-Louis Meunier, Anne-Sophie Duprels. Mise en scène et décor : Gustavo Frigerio. Scénographie et images : Alain Fleischer. Orchestre Le Banquet, Olivier Dejours (direction). **OPÉRA DE MASSY (91)**, le 4 mars. Le 14 mars, à la Scène nationale de Quimper (Tél. : 02-98-55-98-55) et le 18 mars, à la Ferme du buisson (77) de Noisiel (Tél. : 01-64-62-77-77).

Salué récemment par une Victoire de la musique (récompensant un *Concerto pour violon* dont nous avons souligné l'importance dès sa création, *Le Monde* du 16 février 1999), le travail de Bernard Cavanna (né en 1951) sort enfin de la confidentialité que lui valait une attitude créatrice courageusement indépendante. Deux opéras (l'un librement tonal, l'autre organiquement atonal) permettent actuellement de prendre la mesure de ce compositeur adepte d'une expression savante mais nullement hermétique.

Raphaël, reviens ! raconte à des enfants âgés d'au moins huit ans une fable sur la différence. Avec sa voix de haute-contre, un « ado » candide éprouve les pires difficultés d'intégration à la vie d'une cité où l'on aboie (chaque loubard porte une muselière) plus qu'on ne parle (par rafales d'invectives en verlan) avant de trouver l'amour à défaut du salut attendu au contact de l'ange Raphaël métamorphosé en SDF.

Créé le 2 mars à Nanterre devant plusieurs centaines d'élèves du primaire, *Raphaël, reviens !* réussit le tour de force de maintenir une heure durant l'attention de son jeune public. Sans tomber dans la facilité (pas de rap ni de techno !) et sans user d'impressionnants effets visuels.

L'humour linguistique de Michel Beretti (qui fait du Prévert sur les codes des banlieues), l'éloquence des décors figuratifs de Thierry Leproust (qui évoquent la manière du peintre Jean-Michel Basquiat) et le pouvoir suggestif de la musique de Bernard Cavanna (qui s'inscrit parfois dans la filiation de Nino Rota) assurent à cette œuvre authentiquement lyrique la meilleure portée éducative qui soit en marquant les esprits à leur insu.

DÉRIVE DES SENS

Une semblable démarche se trouve, dans le registre érotique, à la base de *La Confession impudique*, opéra inspiré du roman écrit en 1956 par le Japonais Tanizaki. Un homme mûr tente de réactiver son ardeur sexuelle en poussant sa jeune femme dans les bras du futur époux de sa fille par le biais, notamment, d'un journal intime qui devient peu à peu le siège principal des échanges du couple. De cette variation très nippone sur le thème de l'amour et de la mort (le mari succombe à une insuffisance vasculaire), Cavanna a tiré un grand opéra qui, lors de sa création au Festival Musica de Strasbourg en 1992, avait séduit par sa prosodie intelligente et fonctionnelle. Après révision pour un effectif instrumental de dix-huit unités (avec superbe partie de bando-

néon et somptueuses touches de percussion), *La Confession impudique* exerce une fascination encore d'autant plus intense qu'elle est désormais servie par une mise en scène graduée selon des valeurs semblables à celles de la musique, de l'excitation à l'apaisement. Les images (photographies, films) projetées sur un grand voile, fendu et ondulante, évitent le piège du voyeurisme sans édulcorer la dimension charnelle du drame. Volcanique ou volatil, le flux musical rend toujours sensible le cheminement des paroles et des actes dans le secret des êtres.

La distribution est à la hauteur du défi lancé par Cavanna dans son entreprise de réhabilitation de la vocalité contemporaine. Du sol grave au contre-ut, Rayanne Dupuis déploie avec passion une ligne de chant aussi complexe que son personnage d'épouse « libérée ». Jacques Bona laisse entendre dans le rôle du mari qu'il est plus facile de gérer le désir des autres que leurs sentiments. Jean-Louis Meunier (étalon de genre bouffe) et Anne-Sophie Duprels (poupée à vocation imprécatrice) participent efficacement à une dérive des sens que l'ensemble Le Banquet, dirigé par Olivier Dejours, canalise avec maestria.

Pierre Gervasoni

La Confession Impudique

Libération

vendredi 10 février 2006

CONTEMPORAIN. Bernard Cavanua présente une nouvelle version de son opéra tiré d'un roman de Tanizaki.

Le désir à voix nue

La Confession impudique
opéra de Bernard Cavanua,
livret de Daniel Martin d'après
Junichiro Tanizaki; orchestre Le Banquet
dir. M.M. Olivier Dejours,
M.A., Gustavo Frigerio
de 20h30 et demain à 20h30
au Théâtre de la Ville-Montparnasse,
106, rue Francœur Paris 20^e
loc.: 01 56 06 33 88.

Rares sont les opéras contemporains repris après leur création. Le retour en tournée française de *La Confession impudique*, dans une nouvelle version pour 18 musiciens, au lieu de 35 dans l'orchestration originale, dix ans après sa première à Nanterre, est donc notable. D'autant plus que cette tournée a été montée avant que Bernard Cavanua n'obtienne, il y a deux semaines, une Victoire de la musique pour son *Concerto pour violon et orchestre*, créé à «Présences 99» avec le Philharmonique de Radio-France. On découvrait cette version, dans une mise en scène aussi inédite de Gustavo Frigerio, en début de semaine au Théâtre de Chelles (Seine-et-Marne).

Univers de film noir. Plus dépouillé, mais non moins ingénieux et poétique, le décor, également de Frigerio, consiste en un losange damé, territoire d'un drame à la fois bourgeois et métaphysique. Ce drame, c'est celui d'un homme qui ne peut plus satisfaire sa jeune épouse. Il entame un journal intime, qu'il feint de cacher à sa femme Usako, laquelle fait de même. Sur un écran de gaze sont projetés les corps nus du désir, de l'angoisse, du lien défait, à mesure que les voix se défont. Le catalyseur des derniers feux conjugaux, c'est Kimura son futur gendre, qu'il pousse dans les bras de l'épouse, afin qu'attisé par la jalousie, il puisse encore l'honorer. A dix ans près, la transposition du récit japonais des années 30 dans l'Amérique des années 40 ne choque pas. Lire la culture orientale sous le prisme des théories de Bataille ou Klossowski sur l'érotisme et la transgression des limites, c'est peut-être déjà un dévoiement. Alors, pourquoi pas la distance de cet univers de film noir? D'autant que les pensées violentes ou désespérées, de l'épouse blonde, qui s'animent à l'écran sont traduites avec ce réalisme *mash* qui caractérise l'esthétique underground des années 90. Images de phobies, reflets-panique de deux journaux photographiques tenus au Polaroid. Communication piégée. Nombre de créations lyriques récentes semblent avoir abandonné le thème de «la mort de l'opéra», pour revenir à la narration linéaire, aux personnages inscrits dans des trajectoires de vie, et non plus de simples figures. Mais pour Cavanua, ce retour au récit n'est pas une solution de facilité. Que ce soit avec Vitez, Stuart Seide, Pierre Henry Salfati ou Alain Fleischer (qui signe les films de cette *Confession impudique*), il s'est posé des questions de théâtre et de cinéma, dont ce spectacle est aussi la somme. Pour dire la communication piégée et le renversement des rôles du maître et de l'esclave, il utilise des conventions universelles, comme le fait d'associer un motif à un personnage. Les harmoniques de deux harpes



Violentes, mesquines, ou désespérées, les pensées de l'épouse s'animent à l'écran.

accordées au tiers de ton ouvrent le champ froid, claquant comme un *koto* pincé, des quarts et quintes du monde de la femme. Pour le mari, des quarts augmentés, des tierces et sixtes plus chaudes. Pour Kimura un air affûté. Micro-ions colorant «dramatiquement» les accords, mélodies de timbres, grands contrastes dynamiques, instrumentarium traditionnel complété de cymbalum, cloche de vache et percussions militaires détimbrées, modes de jeux extrêmes (pizzicati de touche, embouchures cognées); cette partition raffinée doit autant à Lutoslawski, Ligeti, Kurtág, Aperghis, qu'aux blocs de sons du compositeur roumain Aurd Strod. Envoyé par la direction précise et attentive aux chanteurs d'Olivier Dejours, les interludes électroniques — orchestre de Mulhouse échantillonné et déformé au *xylo*, instrument de la Marine militaire —, on suit cette histoire en forme de long *flashback* jusqu'à son terme morbide. Avec pour seul regret de ne pas entendre une distribution vocale plus homogène, capable de traduire la prosodie singulière de ce compositeur autant préoccupé de tradition que de décalage. ■

ERIC BAHAN

arcal

VU & ENTENDU

Zaïde sulfurique

Création à Quimper de l'opéra *Zaïde Actualités* de Bernard Cavanna conçu pour encadrer l'ouvrage homonyme de Mozart, les deux pages se partageant la soirée. A la torpeur du conte oriental s'oppose le fait divers en cinq mouvements transposé dans le monde d'aujourd'hui et dépiauté par un journaliste : « Le cadavre de Zaïde a été retrouvé ce matin. » Ponctué de flash-backs, confessions et interviews, cette revisitation cathodique

du drame de la jalousie s'orne du dénouement ajouté par le metteur en scène et librettiste Michel Rostain, Zaïde finissant rouée de coups par Slimane derrière un supermarché. Entre gravats et ballons de boxe, la scénographie décuple la violence du propos jusqu'à l'insoutenable. Dans ce contexte, Cavanna prescrit la sobriété instrumentale et le statisme du chant pour une partition introspective procédant par touches, strates et sentences, à l'image de ce



Zaïde Actualités de Cavanna. Quimper, Théâtre de Cornouaille, le 29 septembre.

solo de piccolo qui revient comme un avertissement désabusé. Textures de jais, déchirements de cordes, *Zaïde Actualités* rumine dans un mutisme angoissant les motifs empruntés à Mozart sans parvenir à émerger face à l'omniprésence de la parole, relayée à outrance jusque dans les apartés en vidéo. C'est sans doute le

fractionnement de l'opéra autour du *Zaïde* de Mozart qui dessert le plus la partition pourtant efficacement investie par l'Orchestre régional de Basse-Normandie sous la direction de Dominique Debart et portée à bout de bras par les excellents Alain Buet et Jacques Catalayud.

Nicolas Baron

OPÉRA

« Zaïde », épilogue

■ L'opéra inachevé de Mozart inspire à Bernard Cavanna, compositeur contemporain, et à Michel Rostain, directeur de la Scène Nationale de Quimper, une nouvelle création.

Seuls valent l'amour, l'esprit de clémence et de pardon. » C'est sur cette citation de Mozart que Michel Rostain achève la mise en scène de *Zaïde(s) Actualités*, la dernière création du compositeur Bernard Cavanna (victoire 2000 de la musique classique, pour la création contemporaine). De clémence et de pardon, il n'est pourtant pas question, dans cette œuvre composée à partir de l'opéra inachevé du maître autrichien, *Zaïde* (1779-1780). Ou plutôt, il n'est question que de leur absence cruelle chez Soliman, amoureux trahi de la belle éponyme. Dans la pièce originale, Zaïde est une esclave retenue au harem du sultan Soliman. La captive tombe amoureuse d'un autre esclave et décide de s'enfuir. Le sultan les retrouve et les condamne à mort. L'œuvre de Mozart s'arrête là, « probablement parce que le livret était très mauvais », explique Michel Rostain, et parce que les théâtres de l'époque souhaitaient quelque chose de plus léger. D'ailleurs, la fin de l'Enlèvement au

sénil, que Mozart livre deux ans plus tard au Théâtre national de Joseph II, est beaucoup plus heureuse.

Les deux auteurs contemporains ont choisi de garder le *Zaïde* de Mozart comme corpus central et de créer l'ouverture et le final qui lui manquaient. Dès l'ouverture, on apprend le fin mot de l'histoire : Zaïde est morte, lapidée sur le parking d'un supermarché de banlieue, par un mari violent et jaloux. L'histoire des amants est ensuite racontée par l'opéra de Mozart, sous forme de flash-back, avant d'enchaîner sur le final contemporain.

Un vocabulaire simple. Pour servir la partition de Bernard Cavanna, très belle et très expressive, mais complexe, où les notes s'étirent et se tendent, ponctuées de pizzicati tranchants, Michel Rostain déploie des trésors de pédagogie : les parties parlées – et parfois chantées – sont traduites en français, des victimes de violences conjugales livrent leur témoignage sur un écran, et le narrateur, un journaliste, s'adresse au grand public de manière lapidaire, avec un vocabulaire extrêmement simple. On retrouve ici le premier ob-



L'OBJECTIF
DE CRÉER
UN GENRE
D'OPÉRA
POPULAIRE
ACCESSIBLE
À TOUS EST
ATTEINT.

jectif des Singspiele, équivalent allemand de nos opéras-comiques, alternant le parlé et le chanté : créer un genre d'opéra populaire, accessible à tous. Cet objectif est ici indéniablement atteint. Au prix de certaines redondances, toutefois assumées par Michel Rostain, qui a fait le choix de l'économie de mots, sans cesse répétées. Une belle trouvaille : l'orchestre – douze cordes et un quintette à vent – joue sur scène, et accompagne, à la manière d'un chœur antique, chaque personnage de sa bienveillance.

Caroline Mazodier

« *Zaïde(s) Actualités* », ce soir à Vire, le 12 octobre aux Ulis, le 14 octobre à Mondouville, le 17 octobre à Valenciennes et le 24 octobre à Combs-la-Ville. Puis, en 2007, en tournée à Quimper, Cherbourg, Albi, Angoulême, Nanterre et Lorient. www.theatrequimper.asso.fr, tél. : 02.98.55.98.55.

la Marseillaise

MARDI 29 AVRIL 2008 - 0,85 € - N° 19198 - www.lamarseillaise.fr

Musiques. Le cru 2008 du festival du Gmem qui vient de s'achever fut de qualité.

Réussite pour tous

■ Les meilleurs programmes ont une fin : l'édition 2008 des musiques du Gmem compte parmi les très bonnes, et Raphaël de Vivo a l'intention de continuer !

Réussite pour les concerts qui se sont déroulés à bon rythme pendant dix jours, mais on classera le dernier concert, celui intitulé *Le cri de l'oise*, dans la catégorie de ce qui peut être oublié. On a d'ailleurs déduit que le spectacle, trop long de plusieurs séquences de gesticulations que l'on peine à appeler « danse » allait prendre une fin attendue quand le comédien a entamé le texte qui s'ouvrait par cette phrase. De ce théâtre musical qui cultive l'absurde trash et qui a nécessité « des conseils philosophiques », dont on ne sait pas pourquoi il finit (et encore moins pourquoi il commence...), on retiendra qu'il a cependant été servi par un remarquable comédien, Michel Hermon, et que les torsions et distorsions des sons, phonèmes, textes étaient très réussies, pleines d'hu-

mour et de (im)pertinence.

Toutes autres, les dernières touches du portrait de Bernard Cavanna qui, après deux œuvres avec chanteuse et orchestre jeudi, ont proposé à Cantini un trio insolite de violon, violoncelle et accordéon pour entourer une soprano dans des transcriptions par Cavanna de sublimes lieder de Schubert. Des transcriptions où les deux compositeurs ont bien leurs places. Et où la soprano Isa Lagarde - voix superbe, diction irréprochable, présence incontestable - a mieux révélé ses talents que dans la *Messe*, où elle intervenait assez peu.

Quant aux *Trois 1 et 2* du contemporain, ils combinent musiques urbaines, urgentes, angoissées et réminiscences orientales, faux musette. Bref, une belle réussite.

Ne reste plus maintenant qu'à attendre les prochaines activités du Gmem. Ce qui ne saurait tarder.

GISELE LAVAL

DANS LES SALLES DE CONCERT

MESSE UN JOUR ORDINAIRE

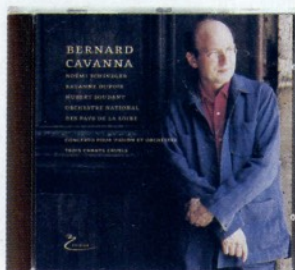
De Bernard Cavanna.

Isa Lagarde, Peggy Bouveret (sopranos), Terence Robertson (ténor), Ensemble vocal de l'Abbaye-aux-Dames, Ensemble Ars Nova, Philippe Nahon (direction). La Rochelle, la Coursive, le 22 avril. Reprise le 9 juin à Mauléon (église de la Trinité), le 20 juin à Niort (Le Moulin du Roc).

■ Bernard Cavanna n'était pas satisfait de la première version de cette *Messe un jour ordinaire*, créée en 1994 au Festival Musica. Son projet est ambitieux : sa pièce se propose rien moins que de mêler l'ordinaire de la liturgie catholique (*Kyrie, Gloria, Credo...*) et les paroles d'une jeune SDF et toxicomane tirées d'un documentaire de Jean-Michel Carré, *Galère de femmes*. Le compositeur a-t-il lieu d'être satisfait ? La partition a été revue, allégée, dans un souci louable de clarté et d'efficacité. L'écriture vocale reste pourtant encore trop « typée » et il n'est pas sûr que la partie chorale ait gagné à être abandonnée aux voix précaires de l'Ensemble de l'Abbaye-aux-Dames. Surtout, l'impression sonore ne dissipe pas totalement ce que le projet peut avoir d'un peu livresque. Il reste néanmoins que Cavanna est un musicien doué, éloquent, dont la force d'écriture agit malgré tout et balaye peu à peu les réserves de départ. La *Messe* se déploie dans un climat de féroce expressivité, enchâssant le tragique et le grotesque dans un style qui n'est pas sans rappeler, parfois, la *jeanne au bûcher* d'Honegger (les imprécations du ténor évoquent assez l'évêque Cauchon). Les combinaisons de timbre sont d'une puissance indéniable : Cavanna sait jouer d'une palette riche, quasiment grandiloquente, sans jamais lasser (son usage des cuivres est particulièrement remarquable). Peu de répit dans cette œuvre dense, concise, si ce n'est le solo de violon extatique qui s'élève au cœur du *Gloria*, comme pour rappeler que cette *Messe* est, comme le concerto de Berg, dédiée à la mémoire d'un ange : Nathalie Méfano, la fille du compositeur Paul Méfano, disparue précocement.

J.-E. F.

Bernard CAVANNA
(1951)



**CONCERTO POUR VIOLON.
TROIS CHANTS CRUELS.**

Rayanne Dupuis (soprano), Noëmi Schindler (violin), Orchestre national des Pays de la Loire, dir. Hubert Soudant.

Soupir Edition S 201 (Abeille Musique). 2001.



Du Cavanua aux casquettes insolentes, il ne reste qu'une veste ouvrière, mais bien repassée. Car Bernard Cavanua multiplie les honneurs officiels – même une Victoire ! – et les postes institutionnels. Du Cavanua auteur de théâtre musical incisif, il reste heureusement le meilleur, transmuté dans son opéra *La Confession impudique* d'après Tanizaki, une révélation pour lui et pour le public.

Cavanua semble avoir bien réussi son tournant de la seconde jeunesse, ce disque en est la preuve. Fruit d'une résidence à l'Orchestre national des Pays de la Loire, il offre d'abord à écouter *Trois Chants cruels*, extraits des chants de l'opéra déjà cité, dont voici la trame : un barbon rédige un journal faussement intime où il incite sa très jeune femme à séduire leur

futur gendre pour exciter sa jalousie et... ses sens, jusqu'à la mort.

La déclamation y est censée différer de la tradition française par le déplacement des accents, les changements de registre, la prosodie incluant la prononciation du e muet, mais, en fait, elle se contente de l'enrichir d'une manière très convaincante, très debussyenne (musique) et très célinienne (texte), l'une des tentatives les plus convaincantes de toutes ces années où l'on tente de ranimer la baderne de l'opéra.

La voix claire et la diction de la Canadienne Rayanne Dupuis font merveille ici, surtout dans ces moments d'exacerbation où elle domine l'orchestre saisi de glissements magnifiquement xénakiens. Quelques cordes pincées évoquent l'Asie, d'une façon ouverte et réfléchie qui en fait le pendant du travail contraire d'un Takemitsu envers notre Occident.

On aborde le Concerto pour violon avec inquiétude : quelle pieuse corvée de la « littérature symphonique du XXI^e siècle » (sic) cela va-t-il encore donner, et que peut-on faire après le Concerto à la mémoire d'un ange ? Et voici deux blocs égaux en longueur et contrastés (un « monolithe » tendu, un « monolithe inversé » lent) à la mémoire du père de l'auteur. Le violon, dit-il, n'y est plus concertant au sens ancien et aimable du terme, mais « singularisé et identifiable à l'être-individu (comme dans le Concerto pour violoncelle de Ligeti) et agit comme un électron libre dans un environnement hostile (l'orchestre) tout en contribuant à le déstabiliser et à générer du « chaos ».

Noëmi Schindler épouse avec tendresse cette lourde cause, passant du beau tumulte de la première partie à sa danse des voiles autour de la note tenue (fa dièse) par l'orchestre dans la seconde, à la Scelsi. L'énigme d'un tel propos est très bien posée par Hubert Soudant et l'Orchestre national des Pays de la Loire, dans une palette dramaturgique parfois extrême mais toujours délicate.

Le Cavanua de la maturité nous prépare de belles surprises !

Jean Vermeil

NOUVEAUTÉ 1re €€€€

44'

Stéréo DDD



Enregistrement exact mais un peu distant.

Notice ♥♥♥ (claire, discrète et complète ; la maquette très sobre et le papier mat ajoutent au plaisir)

Musique. Percussions de Strasbourg, Bernard Cavanna : encore deux jours pour profiter du festival du Gmem.

Décalés ou limpides

■ On avait vécu avec Messiaen un moment d'immense bonheur, on a eu avec la soirée de lundi l'indispensable soirée décalée qu'il est bon de trouver au cours d'un festival. Responsables de ces moments où l'intérêt se mêle à l'hilarité, le chef Pierre Roullier qui présentait avec beaucoup d'humour la pièce *Burleske* de Mauricio Kagel et Bernard Cavanna - sorte d'invité d'honneur de ce festival des Musiques 2008 - qui donna quelques pistes pour son œuvre *Messe un jour ordinaire* qui suit peut-être l'ordinaire de la messe mais de façon nettement extra-ordinaire.

Pour ces deux œuvres, superbes prestations du saxophoniste Pierre-Stéphane Meugé, du chœur contemporain et de l'ensemble 2e2m qui ont donné les côtés graves, grinçants et en même temps burlesques et hystériques de l'oratorio de Cavanna. Qui, ensuite, expliqua qu'il avait composé cette *Messe* en réaction contre les fanatismes et les intégrismes !

Ballet prodigieux

Nouvelle ambiance encore avec les sidérantes Percussions de Strasbourg. On est là aussi dans l'audio visuel tant le spectacle s'impose autant aux yeux qu'aux oreilles. Le ballet des hommes, des instruments, des sons qui virevoltent et rebondissent de gong à marimbas, de cloches à xylophone, bois à mé-



PAOLO PACCINI

« *Descrizione del diluvio* » qui réunit les Percussions de Strasbourg et le Neue Vocalsolisten de Stuttgart, ce soir au Ballet de Marseille.

tal, peau à plastique (il semblerait que les Percussionnistes de Strasbourg soient à même de jouer de 400 instruments) est prodigieux de limpidité. Et, s'il convient de se tenir à une certaine distance, c'est plus pour jouir de l'acoustique que par crainte d'excès de décibels car les percussions savent se faire extrêmement légères, au bord même du silence.

Des quatre œuvres de mercredi, souvent mixées de live électronique et sans occulter les autres, en particulier la pièce de Nono, on a surtout retenu *Refontes*, une création commandée à Raphaël Cendo et qui, très métallique est aussi très variée, la pâte sonore liée et sublimée par l'électronique.

Le festival se poursuit ce vendredi à 12h30 au Musée Cantini, 19, rue Grignan (6e), avec un récital de piano par Wilhem Latchoumia. A 18h30 et à 21h, rendez-vous au grand studio du Ballet de Marseille, bd de Gabès (8e), pour le spectacle multimedia *Descrizione del diluvio* qui réunit les Percussions de Strasbourg et le Neue Vocalsolisten de Stuttgart, sur une musique de Mauro Lanza et des vidéos de Paolo Paccini. Le Portrait de Bernard Cavanna se poursuit samedi à 18h à Cantini.

GISELE LAVAL

▲ *Les Musiques, jusqu'à demain.* Tarif unique 5 € par spectacle. Infos et réservations au 04.96.20.60.19 et sur gmem.org. Infos et réservations au 04.96.20.60.10 et gmem.org

VENDREDI 25 AVRIL 2008 - 0,85 € - N° 19195 - www.lamarseillaise.fr

la Marseillaise

tamment dans le *Sanctus*, une vocalité presque brute ; et leurs ensembles de solistes sont presque parfaits. Mais curieusement, donc, les tutti sonnent confusément sur certains passages, pas toujours justes et souvent déséquilibrés entre les pupitres... Pourtant quelle musique ! De longues séries de vocalises alternent avec des sections plutôt homorythmiques qu'on croirait presque polychorales. L'écriture apparemment archaïque devient soudain hardie quand le compositeur joue avec l'extrême des tessitures, à l'image du *Benedictus* où surviennent enfin quelques dynamiques qui faisaient jusque-là cruellement défaut. Le chef pallie cette déficience dans un *Magnificat* anonyme où l'alternance des climats de chaque partie crée cette variété à laquelle l'auditeur aspirait depuis le début.

● DIDIER LOUIS

BERNARD CAVANNA

Né en 1951



■■■■■ Messe un jour ordinaire (a). Trio avec accordéon (b). Fauve (c). Noëmi Schindler (violin) (b, c), Christophe Roy (violoncelle), Pascal Contet (accordéon) (b). Isa Lagarde, Sophie Grimmer (sopranos), Ian Honeyman (ténor), ensembles vocaux de la région Poitou-Charentes, ensemble instrumental Ars Nova, Philippe Nahon.
★ Radio France/MFA 216 025, distribution Harmonia Mundi

TT : 50'46". Texte de présentation en français et anglais. Textes des œuvres en langue originale et traduction bilingue.

TECHNIQUE : 7,5 – Image assez réverbérée, un peu artificielle mais avec une excellente construction et du relief (a). La définition est bonne ; prise assez proche ; acoustique de studio (b). ■■■■

Messe un jour ordinaire est un titre qu'il faut retenir. L'œuvre frappe des les premières notes d'un Kyrie brutal et bruyant. Cavanina poursuit ici en vainqueur sur le chemin de la sincérité et de la vitalité musicales devenues si rares. Tel un Zimmermann, ce jeune compositeur déploie des sonorités pleines, di-

rectes, denses. Une musique audacieuse, riche en couleurs, franche en émotions. Cavanina use ici du timbre de l'accordéon avec beaucoup de savoir-faire et d'originalité. Le tout est enveloppé par des timbres métalliques puissants. Les cloches se déchainent – messe oblige, les langues se mêlent, latin, français, allemand. La dramaturgie de cette page peu ordinaire a pris source dans un scénario de Jean-Michel Carré, *Galères des femmes*, d'où Cavanina a tiré le portrait de Laurence. La diction et la musicalité plus que parfaite de cette héroïne malgré elle épousroufle. Le lyrisme de la partie véritablement chantée de l'autre soprano séduit. Isa Lagarde et Sophie Grimmer sont tout simplement magnifiques. Le talent de Ian Honeyman, très en forme, se confirme avec force. Ensembles vocaux et Ars Nova sous la direction de Philippe Nahon adhèrent parfaitement à cette musique vigoureuse. En un mot (tiré du scénario, d'ailleurs) « ça sonne », et comment ! En prélude à cette œuvre d'envergure, le *Trio avec accordéon* semble être construit comme une délicate dentelle où les motifs se suivent mais ne se ressemblent pas, où quelques nœuds sonores montrent leur force parfois grinçante, où le fil de correspondance de timbres minutieusement tissé, tel un rayon de lumière, éclaire un parcours musical raffiné et souvent doux. En guise de coda, *Fauve* pour violon termine ce programme avec virtuosité, alternant les mouvements lents et rapides. Noëmi Schindler en donne une interprétation parfaitement idoine.

● ELISABETH SIKORA

MARC-ANTOINE CHARPENTIER

1643-1704

■■■■■ Les Fous divertissants. Le Mariage forcé. New Chamber Opera : Rachel Elliott (soprano), Christoph Wittmann (haute-contre), Nicholas Hurndall Smith (ténor), John Bernays (basse), The Band of Instruments, Gary Cooper.
★ ASV « Gaudeamus » CD GAU 167, distribution Disques

TT : 1 h 03'08". Texte de présentation trilingue. Textes des œuvres en français et traduction anglaise.

TECHNIQUE : 7 – Excellente définition. Manque d'unité acoustique entre les voix et les instruments. ■■■■

Attention rareté : Charpentier dans l'emploi de compositeur comique. On connaissait déjà son talent dans ce domaine grâce à la ré-

La voix de l'interprète



Montserrat Figueras



Ref. AV 9002

ALIA VOX

Distribution France

Abeille Musique 13, rue Paul Lelong 75002-Paris
Tel (33) 01 49 26 01 40 - Fax (33) 01 49 26 01 41

Export Management

Tel (34) 93 580 61 94 Fax (34) 93 580 56 06 e-mail: aliavox@compuserve.com

LES COMPACTS DU MOIS – DIAPASON

Herald Tribune

THE WORLD'S DAILY NEWSPAPER

Excavating Rossini's 'Zelmira'

By David Stevens International Herald Tribune

PARIS - The fate of Rossini's operas has been a strange one, with a decline that began during his long retirement from writing for the theater and continued to the middle of this century, which point it sometimes seemed as if "The Barber of Seville" was his only contribution to posterity.

At age 31, when he left Italy for Paris, he was Europe's most celebrated opera composer. A few years later he more or less invented French Grand Opera with "Guillaume Tell" then exhausted, retired and left the field to Meyerbeer and others. Neglect set in quickly. A few years later, told that the Paris Opera was performing Act 2 of "Tell," the composer quipped "What? All of it?"

He might be agreeably surprised to know that in the last 50 years or so extensive excavations have taken place, fueled by the Rossini Foundation and its numerous critical editions, seconded by the actual productions of the annual festival in his native Pesaro.

The most important focus of this musical archaeology has been on the period 1815-22, during which Rossini produced nine serious operas for Naples, where he also served as musical and artistic director. In his spare time he also pumped out works for Rome, Milan and elsewhere - the comic "Il Barbiere," "La Cenerentola" and the semiseria "La Gazza Lupa" among them.

But the Neapolitan operas are important because in them Rossini turned his back on the 18th century and laid the groundwork for Italian romantic opera, and Bellini, Donizetti and Verdi also benefited from his intermittent activity as an impresario in Paris.

His opera seria output for Naples began with "Elisabetta, Regina d'Inghilterra" and included two works - "Mose in Egitto" and "Maometto II" - that he extensively rewrote for the Paris Opera. Several of them have enjoyed revivals in the last 25 years or so, although his "Otel" will probably never emerge from the near oblivion inflicted by Verdi's version - a fate similar to what befell Paisiello's fine "Barber of Seville" when Rossini's comic masterpiece made obsolete.

"Zelmira," the last of the nine Neapolitan operas, has just made its first appearance in Paris after 175 years, in a strongly cast production that came to the Theatre des Champs-Elysees from the Pesaro festival via the Lyon Opera.

Its strength is in the music, short on conventional arias and long on ensembles and choruses, underpinning, with the second-act quintet an absolute winner. Its weakness is a feeble libretto based on an 18th-century French play - something about a pseudo-historical power struggle on the island of Lesbos, replete with skulduggery and sudden changes of fortune.

Mariella Devia was impressive musically and technically in the title role Rossini wrote for future wife, Isabella Colbran. The composer also had two major tenors in Naples, and their roles were superbly handled here. Paul Austin Kelly was the elegantly bright-voiced Ilo, the heroine's confused spouse, and the darker-voiced Charles Workman sang and acted with acrobatic zest as the villainous Antenore. Sonia Ganassi brought a rich contralto to the role of Zelmira's confidant.

Maurizio Benini and the Lyon Opera orchestra were amply supportive in the pit, while meeting the score's virtuoso requirements. But Yannis Kokkos's staging was mostly period routine and his ponderous neoclassical designs might have been just the thing for the Naples premiere.

With its final orchestra concert, Radio France's Presences 99 festival was rewarded with a crowd pleaser in the world premiere of the Violin Concerto by the French composer Bernard Cavanna.

The first of the two movements violently opposes the orchestral mass and the relentlessly busy violin, while the second eases the conflict, ending with an ethereal, Berg-like exit for soloist. Traditional enough, yet also with a personal voice that invites more performances.

Noemi Schindler, for whom the concerto was written, was the brilliantly energetic soloist, and Radio France's Orchestre Philharmonique was under Dominique My's assured direction.

The concert began with an unmystifying, almost traditional message from a youngish John Cage, music for a "Seasons" dance by Merce Cunningham in 1947, and closed with "Extenso," the second of Pascal Dusapin's dense and tightly organized "solos for orchestra."

Diapason - juin 2007

NANTES

Un violon sur la Loire

Une *Petite Suite* de Debussy/Büsser et une *Symphonie n° 9* de Dvorak ont suffi à démontrer que l'Orchestre National des Pays de la Loire est une formation bien homogène qui peut s'enorgueillir de la qualité de ses pupitres. Hubert Soudant sait mener son monde et parvient à préserver le mélange de fureur et de solennité présent

dans la symphonie. Le chef est moins à l'aise dans le magnifique *Concerto pour violon* de Bernard Cavanna qui constituait pourtant le véritable événement de ce concert. De fait, la soliste Noëmi Schindler, excellente, doit parfois soutenir la cohérence de l'ensemble, ce qui n'est d'ailleurs pas contraire à l'esprit de cette partition poi-

gnante. L'interprétation de l'orchestre nivelle légèrement le contraste sans systématisme néanmoins entre les deux mouvements de l'œuvre – le premier, plutôt paroxystique ; le second, désolé jusqu'à presque s'épuiser. Mais elle sauvegarde les qualités de récit de cette partition, ses aspirations dramatiques à faire du soliste et de

l'orchestre de véritables personnages. Et puis, on saluera l'initiative de la formation qui, sans avoir attendu la distinction de l'œuvre aux dernières Victoires de la musique, l'avait programmée sept fois dans les pays de Loire.

DOMINIQUE DRUHEN

● Cité des Congrès,
le 14 avril.

ACTUALITÉ *vu et entendu*

Voyeurisme impudique à l'Opéra...

LA CONFESSION IMPUDIQUE A STRASBOURG

La sobre originalité de *La Confession impudique* prouve, s'il en était besoin, que même sans recourir à l'échappatoire du théâtre musical ni sacrifier à la reproduction sécurisante des modèles du passé (tonalité, vocalité), un compositeur peut encore innover et... émouvoir par l'opéra. La principale réussite, selon moi, de l'écriture de Bernard Cavanna réside dans la portée du texte chanté, d'une totale intelligibilité (sauf dans le cas d'Elizabeth Laurence qui

L'équilibre de divers éléments qui le composent a fait de la création de l'opéra de Cavanna une réussite.

ne se soucie pas du mais des sens !). Prosodie intelligente, travail raisonné sur les intervalles clés et caractérisation édifiante des personnages (legato pour le mari pathétique, hoquet pour le futur gendre bouffon) favorisent une saine perception du livret, écrit par Daniel Martin (également responsable de la très symbolique scénographie) d'après le sulfureux roman (1956) du Japonais Tanizaki. Un quinquagénaire de moins en moins performant dans l'accomplissement du devoir conjugal pousse – après initiation graduée à la luxure – sa jeune épouse insatisfaite dans les bras du fiancé de sa fille. Consignés dans un journal intime (chacun tenant le sien tout au long d'une très excitante partie de cache-cache des fantasmes sur le mode de *L'Arroseur arrosé*...), les glissements progressifs vers le plaisir pervers (voyeurisme puis masochisme) constituent la trame très cérébrale de l'action, sinon de l'acte. Si l'on regrette parfois qu'elle abuse des glissandos (métaphore de la caresse et du gémissement ?), force est de reconnaître à la musique de Cavanna une efficace unité organique avec son sujet et une immense séduction de timbre, parfaitement servie par Luca Pfaff à la tête de l'Orchestre Symphonique de Mulhouse et de l'Ensemble 2e2m. Principaux responsables de cette mouvance sonore d'un raffinement inouï (bienfaits de l'enseignement de Dutilleul ?), le bandonéon (vecteur de la mélancolie ou catalyseur des coups de rein instrumentaux) et la bande magnétique (remarquablement ciblée sur le rapport texte/musique sans inutiles effets électro-acoustiques) soutiennent avec humilité l'expression reine dévolue à la voix et dominée dans la distribution par le Mari de Jean Segani. Notons qu'il suffira de se rendre à Nanterre en décembre (le Théâtre des Amandiers ouvrant avec Cavanna une saison musicale sur laquelle nous ne manquerons pas de revenir) pour vérifier que *La Confession impudique* apporte quelque chose de neuf au lyrique contemporain.

PIERRE GERVASONI

Strasbourg, le 26 septembre.

La Confession impudique

le nouvel
Observateur

du 9 au 15 mars 2000

♥♥♥ La Confession impudique

La « Confession impudique » est un mari-vaudage, mais un mari-vaudage oriental : absolu, tragique. L'auteur du roman (1956), Tanizaki, a imaginé un homme dont les désirs sexuels sont émoussés et qui rédige son journal en s'arrangeant pour que sa jeune femme le lise. Elle en fait autant de son côté. Chacun sait



que l'autre sait. Le mari jette sa femme dans les bras de leur futur gendre, retrouve ainsi sa vigueur, mais y laisse sa peau. Bernard Cavanna, 49 ans, habitué des musiques de scène, en avait tiré un opéra en 1992, qu'il a presque entièrement réécrit pour cette tournée. C'est une musique violente, diverse, qu'Olivier Dejours dirige avec un art consommé. A la manière de Benjamin Britten ou d'Alban Berg, Bernard Cavanna écrit par scènes, enchainant ainsi les morceaux de bravoure. Par paliers, l'on descend dans l'horreur, une horreur pleine de ricanements, de sarcasmes : le mari meurt de n'avoir pas voulu vieillir, en somme... La beauté glacée de la mise en scène ajoute à ce croisement incessant des destins.

Jacques Drillon
Le 14 mars à Quimper, le 18 à Noisiel (77), le 22 à Lille, le 25 à Reims, le 1er avril à Douai, le 7 à Valenciennes.

nouveautés méthodes et partitions



Bernard Cavanna.
Concerto pour violon et orchestre.
Trois chants cruels.

Noëmie Shindler, Rayanne Dupuis.
Orchestre National des Pays de la Loire
dirigé par Hubert Soudan.

Soupir Edition S201.
Distribution Abeille Musique.

Bernard Cavanna fait partie de ces compositeurs qui ont tracé leurs voies en-dehors des courants, modes ou écoles. Non pas que sa musique soit dénuée d'influences (Dutilleul par exemple), mais comme ce dernier il a développé son travail en toute indépendance. Il s'est forgé un univers personnel et authentique en s'appropriant, en assimilant des techniques et moyens connus et répandus (échelles modales). Il a probablement su s'affirmer dans ce qui est sans doute le plus difficile à trouver pour un compositeur : sa voie propre. L'édition 1999 du Festival *Présences* s'était brillamment conclue avec la création de son *Concerto pour violon et orchestre* qui avait obtenu par la suite une Victoire de la musique. Aussi, cette reconnaissance du public s'est faite par une musique d'accès aisée si l'on peut dire, balisée de repères reconnaissables mais sans que cela soit au détriment du fond ou du propos. Cette œuvre trouve comme prémices deux pièces antérieures : *Fauve* pour violon seul et le *Trio pour violon, violoncelle et accordéon*. On sent parfaitement et de manière très lisible (trop ?) cette parenté. Ainsi, l'on retrouve une certaine virtuosité du violon, la jubilation du jeu remarquablement mis en valeur par Noëmie Shindler, des figures récurrentes, ou encore le second mouvement du *Concerto*, antithèse du premier par son apparente stabilité issu du *Trio* avec accordéon, instrument devenu presque partie intégrante de sa musique tant on le retrouve fréquemment dans ses œuvres comme c'est le cas ici. Afin de compléter cet enregistrement monographique on trouve *Trois chants cruels* pour soprano et orchestre, extraits de son opéra *La confession impudique* (d'après le roman du même nom de Tanizaki). Ces pièces apportent un éclairage différent mais complémentaire sur la pensée musicale du compositeur, sa manière d'appréhender la voix, par le chant ou la déclamation, en contrepoint d'une écriture orchestrale devenue plus familière par l'écoute du *Concerto*. Un disque remarquable qui permettra de découvrir ou d'approfondir la musique d'un compositeur que l'on ne manquera pas de réentendre puisqu'il est en résidence au sein de l'orchestre présent sur ce disque, à savoir l'Orchestre National des Pays de la Loire.

(Eric Seigneur

PARIS

ESPRIT DE PRÉSENCES

Le festival de musique contemporaine de Radio France propose un portrait du compositeur Pascal Dusapin.

Il y a un « style Dusapin », immanquablement reconnaissable, irréductible à des schémas du passé ou à des modes contemporaines. Cette musique est complexe, virtuose, mais elle s'appuie toujours sur des prémisses simples dont elle fait son aliment principal, sans adjuvant. Dans *Go* on la voit, malgré l'amplitude et la munificence de l'orchestre, tourner autour d'un unique intervalle. Plusieurs pages d'*Extenso* sont sobrement écrites dans des suites imperturbables de noires. Ailleurs, la musique se grise de ses propres mélismes et du ressassement jamais épuisé des figures. Dans *Apex*, tout le discours se tient en une lente montée de la tension issue du grave et dans l'attente d'un sursaut qui ne viendra peut-être pas.

Mais ce panorama des œuvres de Pascal Dusapin ne constitue qu'une part de Présences. On notera aussi que quatre formations d'élite (Itinéraire, Cour-circuit, Intercontemporain, Percussions de Strasbourg) sont réunies pour célébrer la mémoire de Gérard Grisey et que différents ensembles américains font le déplacement pour révéler des compositeurs du Nouveau Monde. Enfin, puisqu'il faut faire un choix parmi une programmation fort riche, on écouterà avec attention la jeune et talentueuse violoniste Noëmi Schindler lors de la création du *Concerto* de Bernard Cavanna. Après cette édition 1999, aux concerts toujours gratuits, Yves Prin quittera ses fonctions de directeur artistique, qu'il aura assumées avec un enthousiasme communicatif. DOMINIQUE DRUIEN

● Voir pages programmes.

Bernard Cavanna séduit Strasbourg avec son premier opéra

Cette création mondiale de «Confession Impudique», d'après un roman japonais, a marqué le Festival Musica.

La création mondiale de la «Confession Impudique», le tout premier opéra de Bernard Cavanna, est l'une des nombreuses bonnes nouvelles en provenance du Festival Musica de Strasbourg et des musiques d'aujourd'hui.

Un professeur d'université âgé d'une cinquantaine d'années ne parvient plus à satisfaire les exigences de sa femme, plus jeune que lui et dotée d'un tempérament excessif. Par désespoir et par calcul, il la pousse dans les bras du fiancé de sa fille, comptant sur la jalousie et l'univers fantasmatique qu'elle finit par engendrer pour reprendre vigueur. Mais c'est la mort qui lui vient en retour.

Tel est l'argument à partir duquel Bernard Cavanna a écrit son tout premier opéra, inspiré du romancier japonais Junichiro Tanizaki. Le livret de Daniel Martin of-

fre le mérite de la plus grande clarté. Le dépouillement voulu de sa mise en scène resserre le drame et accentue les actions redoutables et perverses ourdies par le mari. Le public ne peut qu'assister à titre de confident imaginaire à ce qui se (dé) noue à travers la lecture des deux journaux tenus, chacun de leur côté et soi-disant à l'insu réciproque de l'autre, par le professeur et sa femme.

Le temps se voit donc habilement découpé, à la manière du cinéma, avec de fascinants plans simultanés, des retours en arrière, des avancées. Les décors, dus à Michel Launay, grands panneaux astucieusement coulissants imités du Japon, participent pleinement à cette mobilité: tout un espace s'ouvre et se ferme, y compris par le jeu de... jalousies (un symbole), elles aussi mobiles et par où les

acteurs entrent et sortent, accompagnés ou non de danseurs qui servent de dédoublement. Les lumières, enfin, plongent le plus souvent les protagonistes dans les bruns et les rouges sombres.

Ce premier opéra de Cavanna est une parfaite réussite, un spectacle totalement abouti. Une passion en quatorze scènes, ou quatorze «stations», comme les appelle symboliquement le compositeur. La musique, deux heures et demie durant, coule de source dans un langage direct, parfaitement accessible et naturel, intelligent, raffiné, généreux de lyrisme, librement atonal. Elle était magnifiée par Elisabeth Laurence (l'épouse), Jean Segani (le mari), Ian Honeyman (l'amant), Véronique Azoul (la fille) et l'Orchestre symphonique de Mulhouse sous la direction de Luca Pfaff.

Daniel Robellaz/Strasbourg

BERNARD CAVANNA, PHIL GLASS : L'ACTUALITÉ MUSICALE

"La Confession Impudique" et "Einstein on the Beach" : une reprise attendue, une création qui surprend. Deux occasions de réfléchir sur l'actualité et la fugacité de la création musicale, lyrique en particulier.

Création musicale ? Une réalité...

"Einstein on the Beach" à "La Confession impudique".

"EINSTEIN on the Beach" ou les risques du "spectacle-culte" : découvert en 1976 à Avignon, l'opéra de Phil Glass et Bob Wilson est revenu en France à la Maison de la Culture 93, à Bobigny. Les images, les lumières, les couleurs wilsoniennes sont si fascinantes. La chorégraphie de Lucinda Childs, toujours aussi surprenante, fait débouler danseuses et chanteurs dans un mouvement brownien presque interrompu. Le dynamisme des comédiens, la cohésion de l'ensemble instrumental, la force de l'ensemble vocal conservent l'impact.

Et la musique ? Le souvenir avait embelli les choses ! Puis 1976, on a réécouté "Einstein", on a découvert – et au disque – les deux opéras de Phil Glass ("Agnony", le Mahatma Gandhi, en 1980 – "Akhnamet", le Pharaon Akénaton, 1983), on a entendu, découvert, évalué, d'autres "titres". Et l'œuvre qui offre délectation semble éminemment bien simpliste, presque difficilement ses

limites derrière l'efficacité des effets.

Egalement vu, à Gennevilliers, "La Confession impudique", opéra de Bernard Cavanua, d'après un roman de Tanizaki, sur un livret de Daniel Martin, qui signe la mise en scène. Quatre chanteurs – la belle soprano Elizabeth Laurence est hélas incapable de faire comprendre le moindre mot – une formation issue de l'Orchestre symphonique de Mulhouse et de l'Ensemble 2E2M, fort bien dirigée par Lucas Pfaff, et une bande magnétique remarquable.

De cette histoire de déficience sexuelle (un mari ne peut combler sa jeune femme), de subterfuges aphrodisiaques (la jalousie : l'homme pousse sa femme dans les bras du fiancé de leur fille – l'ivresse propice aux abandons – les photos érotiques), de mort et de faux ménage à trois (la veuve vivra avec le jeune couple, se réservant la jouissance exclusive du beau-fils), l'opéra retient l'isolement des protagonistes, leurs fantasmes (sans complaisance, pornographi-

que), la difficulté des rapports à l'intérieur du couple, de la famille.

Jamais les personnages ne s'affrontent directement. Les heurts se font toujours dans l'isolement et les rapports (sociaux ou sexuels) sont mimés par des danseurs (chorégraphie de Caroline Marcadé) dont l'utilité s'impose peu à peu. Un très beau quatuor évoque la prise des photos érotiques par le mari, leur développement par le beau-fils (comme chez Strauss, la voix de ténor est réservée au personnage ridicule) et leur découverte par la femme photographiée et par sa fille. Ces scènes, éloignées dans le temps réel, sont ici juxtaposées dans un même continuum temporel : le résultat est très fort.

"L'orchestre – m'a dit le compositeur – est un peu 'le voyeur' de l'aventure...". Mais, par les glissements incessants qui le traversent, par les coups brutaux qu'il assène, par ses ricanements, il est aussi le commentateur indiscret, le témoin qui se substitue aux personnages, leur mauvaise conscience. Il a aussi cette façon très

prenante, de faire naviguer les instruments de plages où ils sont totalement indépendants des voix aux plages où ils s'entrelacent voluptueusement à elles. La bande joue avec les voix du souvenir ou de l'anticipation, donnant au spectateur – comme dans un film de Buñuel – le regard détaché, objectif, de l'entomologiste.

Le spectacle tire une grande part de son efficacité d'un décor (Michel Launay) inspiré des maisons japonaises aux cloisons mobiles inscrivant les protagonistes dans des aires nettement délimitées, opaques ou translucides, permettant un jeu subtil et très fort des interprètes. Parmi ceux-ci, pour le physique, pour la présence scénique, pour la voix (un baryton large et généreux) et pour la parfaite diction, Jean Ségani domine largement ses comparses.

Il reste à souhaiter une longue carrière et – on peut toujours rêver – sa présence au répertoire des maisons d'opéra de cette "Confession impudique" dont les débuts ont conquis un large public.

Gabriel VIALLE

FESTIVAL MUSICA

Création mondiale

«Confession impudique» est le tout premier opéra de Bernard Cavanna. Une parfaite réussite.

STRASBOURG
DANIEL ROBELLAZ

● Un professeur d'université âgé d'une cinquantaine d'années ne parvient plus à satisfaire les exigences de sa femme, plus jeune que lui et dotée d'un tempérament excessif. Par désespoir et par calcul, il la pousse dans les bras du fiancé de sa fille, comptant sur la jalousie et l'univers fantasmagorique qu'elle finit par engendrer pour reprendre vigueur. Mais c'est la mort qui lui vient en retour.

Tel est l'argument à partir duquel Bernard Cavanna a écrit son tout premier opéra, inspiré du romancier japonais Junichiro Tanizaki. Le livret de Daniel Martin offre le mérite de la plus grande clarté. Le dépouillement voulu de sa mise en scène resserre le drame et accentue les actions redoutables et perverses ourdies par le mari. Le public ne peut qu'assister à titre de confident imaginaire à ce qui se dénoue à travers la lecture des deux journaux tenus, chacun de leur côté et soi-disant à l'insu réciproque de l'autre, par le professeur et sa femme.

Langage direct

Le temps se voit donc habilement découpé, à la manière du cinéma, avec de fascinants plans simultanés, des retours en arrière, des avancées. Les décors, dus à Michel Launay, grands panneaux astucieusement coulissants imités du Japon, participent pleinement à cette mobilité: tout un espace s'ouvre et se ferme, y compris par le jeu de... jalousies (un symbole), elles aussi mobiles et par où les acteurs entrent et sortent, accompagnés ou non de danseurs qui servent de dédoublement. Les lumières, enfin, plongent le plus souvent les protagonistes dans les bruns et les rouges sombres.

Ce premier opéra de Cavanna est une parfaite réussite, un spectacle totalement abouti. Une passion en



Luca Pfaff.

quatorze scènes, ou quatorze «stations», comme les appelle symboliquement le compositeur. La musique, deux heures et demie durant, coule de source dans un langage direct, parfaitement accessible et naturel, intelligent, raffiné, généreux de lyrisme, librement atonal. Elle était magnifiée par Elisabeth Laurence (l'épouse), Jean Segani (le mari), Ian Honeyman (l'amant), Véronique Azoul (la fille) et l'Orchestre symphonique de Mulhouse sous la direction de Luca Pfaff.

D. Rz. ☐

Les Musiques

Se sont déroulées du 17 au 26/4 au GMEM, à Marseille. Puisions polyrythmiques, larges inspirations, travellings avant-arrière dans les musiques modernes et d'aujourd'hui, le festival **Les Musiques** réussit cette année un parcours sans faute. Côté valeurs sûres, et cependant fragiles à défendre, l'hommage à **Messiaen**, infatigable pionnier de sonorités nouvelles, a fait entendre son poème **Des canyons aux étoiles**. Avec l'Orchestre des jeunes de la Méditerranée, tous très investis, au côté de quatre solistes hors-pair, s'est déployée une danse tour à tour très pieuse et très sauvage, un spectacle technicolor et panoramique, une polyphonie fourmillante de cris d'oiseaux et riche méditation de la matière vers l'au-delà. Tout cela par le pouvoir des notes et de l'écriture musicale, sans autre média... Côté Inouï, la création des trois solos commandés par le **Gmem** à trois jeunes compositeurs, s'est transformé en un triple essai réussi dans le domaine des musiques mixtes (instrumental et électroacoustique), performance des instrumentistes (violon, flûte, cor), des techniciens du son et de l'image, et des compositeurs, avec mention spéciale pour **Pierre Jodlowski** qui sait jouer du temps par des rythmes profondément physiques, le souffle du musicien devenant percussion et pulsion. Enfin, en proposant à **Bernard Cavanna** un autoportrait en plusieurs concerts, c'est la reconnaissance d'un grand compositeur dont les paris lancés depuis trente ans ont tous réussi. Sa **Messe un jour ordinaire**, exécutée avec ferveur par **2e2m** et le **Chœur contemporain**, et introduite par quelques notes humoristiques du compositeur, a été reçue avec chaleur par un public nombreux et encore plus curieux. ■

SALVATORE P.

Article du 8 mai 2006

Eclats de voix

Un vombrissement d'apocalypse

Quel choc! Quelle bourrasque sonore et en même temps, quel soufflet! L'ultime concert du Festival Eclats de voix fut celui de la troisième audition en France d'une création de Bernard Cavanna, «Messe un jour ordinaire».

En l'église de la Trinité de Mauléon, devant un public sinon inquiet, du moins curieux, l'ensemble vocal de l'Abbaye-aux-Dames de Saintes et l'ensemble instrumental «Ars Nova», ont exploré avec le zèle d'un ethno-logue, cette œuvre contemporaine, signée d'un ancien pensionnaire de la Villa Médici à Rome.

Parallèle

Après le prologue, constitué d'œuvres de Francis Poulenc (notamment des pièces espérées, actualisées des motets pour un temps de pénitence), cette soirée offrait donc cette «messe» vraiment peu ordinaire. Une vibration rugissante s'élançait, s'anime, gonfle et se déploie enfilée d'une manière presque terrifiante, lançant d'emblée le «Kyrie». Et là, intervenant comme par hasard, la voix de Laurence rompt cette litanie pour balbutier quelques mots.

On comprend très vite que cette intrusion est celle d'une femme, en pleine galère, à la rue, cherchant quelques vêtements, de quoi manger, de quoi s'abriter, de quoi se soigner aussi, puisqu'elle est victime du SIDA. Bernard Cavanna suit une sorte de parallèle entre la passion du Christ et la détresse de tous les paumés d'aujourd'hui.

Ainsi, les accents d'acclamation du «Gloria», ponctués d'une manière saccadée «Jésus Rex», annoncent-ils la trahison de ceux-là même qui le firent roi.

Don des langues

Dès lors, le rituel de l'ordo est vite débordé, tant le chaos instrumental trouve son pendant vocal dans le «don» des langues. Car, le latin initial est balayé par des ponctuations aériennes, faiblement dérisoires de l'italien; les tonitruants appels en anglais ou français et surtout certains



Les instrumentistes et choristes entourant Bernard Cavanna, à l'issue de l'interprétation de «Messe un jour ordinaire».

intermèdes en allemand méchamment guttural. L'intensité dramatique du propos, portée crescendo par une musique agressive, guerrière, donne au son une densité quasi-chocante, qui effraie parfois.

Ces tonalités sonores, qui vibrent vraiment à fleur de peau, ont quelque chose d'apocalyptique. Mais comme

dans l'Apocalypse, cette parole humaine, éprouvée à l'exercice d'un pessimisme achevé, s'apaise subitement pour s'éteindre sur les rives sereines de la poésie : «Et la lune vertige disparaît silencieusement à pas de chat vers l'aube...» On pourrait être épuisé. Mais, le public debout, ne pouvait qu'acclamer ce regard musical

d'aujourd'hui sur la fin d'un siècle terrible.

Il fallait de l'audace pour programmer cette œuvre. Les organisateurs du Festival Eclats de voix ont été comblés d'assister au triomphe public d'une œuvre contemporaine.

Christian DESBOIS.

Vasabladet 10/7/03

Experimentellt och andligt i Viitasaari

● festivaler

Musikin Aika ja Henki

Viitasaari 3-8.7

Musik av Jyrki Linjama, Bernhard Cavanna, Lucio Garau, Peter Eötvös, Dmitri Yanov-Yanovski, Karin Rehnqvist med flera Kammarorkestrarna Zagros, Uusinta, dirigent Susanna Mälikki, Tapio Tuomela
Pia Komai, Satu Kaarisola-Kulo, sopran Heikki Kulo, tenor, Jorge Isaac, blockflöjt
Radions Kammarkör, dirigent Eric-Olof Söderström

Sedan år 1982 har experimentell ny musik ljudit i Viitasaari i början av juli. Festivalen startades i tiden av kompositören Jukka Tiensuu och dragspelaren Timo Korhonen, med ambitionen att föra fram ny och experimentell

musik i goda framföranden, framför allt sådan musik som annars sällan spelas i Finland.

Många betydande kompositörer och musiker har sedan dess gästade festivalen, som till exempel kompositörerna John Cage, Vinko

Globokar, Helmut Lachenmann, välkända inom den ganska lilla kretsen av nymusikintresserade. Många unga, speciellt finska kompositörer får också sina tidiga verk presenterade i Viitasaari. Publikens vid festivalen är ganska speciell, nyfikna ortsbor, och en krets av 200-300 personer som återkommer varje år. Festivalen har prisats för god stämning och ovanligt musikaliskt, men också kritiserats för att presentera enbart svår och otillgänglig musik.

Den nuvarande festivalledaren, dirigenten och kompositören Tapio Tuomela hade för denna sin tredje festival sammanställt ett program med undertiteln "Musikin Aika ja Henki", där två huvudrubriker

dominerade, andligt inspirerad ny musik samt ny musik skriven för gamla instrument, såsom barockinstrumenten gamba, blockflöjt, cembalo och traversflöjt.

Under festivalen belystes det andliga temat på många sätt. Här fanns exempelvis verk av den för mig helt okända kompositören Dmitry Yanov-Yanovski, verksam i Uzbekistan, representerad av två sällsamt uttrycksfulla verk med titlarna "Lachrymosa" och "Presentiment". Yanov-Yanovski i dess verk kombinerar en oerhört sensitiv klangkänsla, där han med små medel lyckas hitta mycket originella klangvärldar, med en stark melodisk uttrycksfullhet, med influenser från opera och uzbekistansk kultur.

Festivalens huvudgäst var Peter Eötvös, en efterfrågad kompositör och mycket framstående dirigent. Han var bland annat huvudkapellmästare för Ensemble Intercontemporain 1979-1991. I Viitasaari presenterade han bland annat ett märkligt verk, "Harakiri för sopran, recitator, två flöjter och vedhuggare(!)", som handlade om de andliga ritualer som görs av en mänska som utför det japanska rituella självmordet harakiri.

Mest profilerat kom temat dock fram i två större verk, Jyrki Linjamas "Vesper" och Bernhard Cavannas "Mässa för en vanlig dag". De representerar två nästan diametralt motsatta förhållningssätt till luthersk respektive katolsk liturgi. Jyrki Linjamas "Vesper" är ett ambitiöst försök att nyskapa en liturgisk tradition. Som flitig gudstjänstbesökare har han velat förnya gudstjänsten så att säga inifrån, och därför har han sammanställt finska texter till en vesper, som han komponerat från början till slut. Mycket konsekvent har han hållit sig till högljudsamt atonal musik genom hela vespern, och Radions

kammarkör fick uppbåda mycket av sitt stora kunnande för att utföra detta svåra verk. Juha Kotilainen agerade imponant liturg och en instrumentensemble bestående av bland annat cembalo, orgel och slagverk medverkade.

Bernhard Cavannas "Messe un Jour ordinaire" (Mässa för en vardag) är ett prisbelönt verk som väckt mycket uppmärksamhet i Frankrike. Verket utgår från den traditionella katolska mässan, men den liturgiska texten som framförs av en kör kontrasteras effektivt mot texter på franska (nu delvis översatta till finska), där en ung hjälpsökande narkoman får komma till tals. Verket "uttrycker konflikten mellan en person som kämpar för sitt mänskovärde, och gruppen som blir blind och omänsklig i sin enögd trosvishet", sägs det, fritt översatt, i programbladet. Ett starkt och uttrycksfullt verk, som knappast lämnar någon oberörd. Ensemblen består av slagverk, dragspel, blåsinstrument, kör och solister. Musikaliskt är verket komplext: talkörer, hetsiga rytmer, våldsamma eruptioner och extremt höga sånginsatser. Undertecknad åhörde generalrepetitionen, och om konserten var likadan, gjorde Radions kammarkör, solisterna Satu Kaarisola-Kulo, Heikki Kulo, Pia Komai och ensemblen Zagros under ledning av Susanna Mälikki en heroisk och högklassig insats vid utförandet av detta intressanta verk.

Under flera årtionden har ju framförandet av musik på gamla instrument, ofta då stiltrogna kopior av instrument från tiden före 1700-talet, varit en självklar och viktig del av musiklivet. Gamban – föregångare till cello –, blockflöjten och traversflöjten, föregångare till den vanliga tvärflöjten, samt cembalo har till exempel varit viktiga delar

i försöken att återskapa klangvärldar från tiden före våra dagars standardiserade symfoniorkester. Allt fler nyskapande kompositörer har också börjat intressera sig för klangen från dessa instrument.

I Viitasaari kunde man alltså i år vid flera konserter höra nyskrivna verk för just de ovannämnda instrumenten.

Undertecknad hade förmånen att få lyssna till den skicklige och av allt att döma outtröttlige blockflöjtvirtuosen Jorge Isaac, huvudsakligen verksam i Amsterdam, när han vid två konserter med frenesi kastade sig in i alla tänkbara varianter av vad man kan tänkas göra med blockflöjter. Till de mera originella påhittarna hörde italienaren Lucio Garau "Canons" där Isaac dels spelade i realtid, dels i kanon tillsammans med en bandning av det han spelade för en halv minut sedan, allt detta kombinerades med en visuell kanon, eller tidsfördröjning av samma slag, med hjälp av en videokamera och en bildskärm. Tekniskt intressant, musikaliskt delvis effektivt.

Många av de stycken Jorge Isaac framförde presenterade och utforskade olika klangliga möjligheter, ofta fräna övertonsfärger. För undertecknad representerade den svenska kompositören Karin Rehnqvists stillsamma komposition "Lod för harpa, cello och tenorblockflöjt" en välbehövlig och klangfull kontrast till de många gråa effekterna.

Barockinstrumentens egenart beror ju mycket på att den tidens musik framfördes i mindre och mer intima konsertsalar. Därför vore det roligt att höra mer musik från vår tid som tar fasta på den intima och finkänsliga kvaliteten hos dessa instrument.

Ulf Långbacka

ROVINSSOIMAAN-HANKE
JA PYYKKINEN
L 131
3101 SAARJÄRVI

Keskisuomalainen

No: 8.7.2003
Leikki: 76818 LT (SIT)
Kotipaikka: Jyväskylä
Ilm.tiheys: 7/Viikko

Top 10

Annuletti • Helsingin Sanomat
Hälvästähdä • Ihakeli
Itä-Sanomat • Kaleva
Kauppalehti • Keskisuomalainen
Talouselämä • Turun Sanomat
Savon Sanomat

Mediaseuranta

Online tietopalvelu

Analyysipalvelut

Ihmisen ja kirkollisen tradition vuoropuhelu

■ Bernard Cavannan Arkipäivän messu rikkoo perinteisiä rituaaleja.

VIITASAARI
Heidi Pukänen

Ranskalainen säveltäjä **Bernard Cavanna** ei pidä itseään erityisen uskonnollisena ihmisenä. Silti hänellä on paljon sanottavaa uskonnosta.

– En pidä siitä, että uskonto kuvaa vain kahdenlaisia ihmisiä, puhtaita tai syntisiä. Uskonnot jakavat ihmiskuntaa, ne jakavat miehiä ja naisia, hän sanoo.

Kirkosta eronnut Cavanna uskoo ihmiseen, ei Jumalaan. Säveltäjä pohdi uskontoa, omaa ja yhteiskunnan suhtautumista siihen säveltäessään *Arkipäivän messun*. Hän kritisi teoksessaan uskon nojavia ideologioita, niin hengellisiä kuin poliittisiakin. Cavannan mukaan esimerkiksi kristinuskon korostaa lähimmäisen rakkautta ja jakamista, mutta suurin osa kristityistä ei kuitenkaan mene lähelle toista, vaikka haluaisivatkin.



MAARIT KYTÖHARU

– Ihmisten elämätkä kulkevat rinnakkain, mutta eivät koskaan risteä, siveyttäjä Bernard Cavanna sanoo. Arkipäivän messu saa Suomen ensiesityksensä Viitasaarella tänään tiistaina.

– Ihmisten elämätkä kulkevat rinnakkain, mutta eivät koskaan risteä. Ihminen pyrkii luonnostaan

suojelemaan koskemattomuuttaan. Samalla tavalla poliittiset ideologiat pyrkivät tuomaan kai-

kille yhtä paljon hyvää, mutta kulttuurinen luonto vaatii haallimaan mahdollisimman paljon omaisuutta, Cavanna sanoo.

Arkipäivän messu sai vuonna 1998 arvostetun Secam-palkinnon parhaana uuden musiikin teoksena. Se rakentuu katolisen messun muotoon, jossa omasta julistuksesta ja ideologiasta humaluvu ryhtymä kohtaa arkisemmualla tulla elävän ihmisen. Kepeä buffa-oratorio alkavat muutua loppua kohti tragediaksi, dramaattiseksi oopperaksi.

Keskustelijat, jotka eivät kohtaa

Innoituksen messuun antoi Jean-Michel Carrén dokumentti *Galères de Femmes*, jossa kuvattiin viittä naista vankilassa ja vapautumisen jälkeen. Cavannan huomion kiinnitti alle 30-vuotias

Laurence, narkomaani, joka kuoli yliannostukseen. Säveltäjä kirjoitti libretton Laurencen ja traditionaalisen katolisen messun ordinarium-osien vuoropuheluksi.

– Tekstissä rinnastuvat Laurencen yksinkertainen horisontaalinen puhe jokapäiväisistä asioista ja ordinarium-tekstiä esittävän kuoron ja kahden päälaulajan juhlallinen vertikaalinen puhe Jumalalle, eivätkä ne koskaan kohtaa.

Cavannan tarkoituksena ei ollut korostaa tai kritisoida erityisesti katolista kirkkoa.

– Jos vanhempani olisivat edustaneet toista uskontokuntaa, käyttäisin sen traditioita hyväkseni, nyt tukeudun Raamattuun ja latinankieliseen messuun, hän toteaa.

Hentojen instrumenttien tukema Laurence yrittää puhua tiirkeistä arkisista asioista. Kuoro vastaa terävien, metallisten soitinten pauhatessa noudattamalla us-

kollisesti messun traditionaalista kaavaa. Rituaali jää merkityksettömäksi, sillä vain Laurence osoittaa aitoa tahtoa, hänen sanansa ovat merkityksellisiä.

– Ordinarium-osien tekstit ovat tyhjiä laatikoita ilman sisältöä. Kuoro ja päälaulajat huumauttavat hysterial partaalle messun edetessä, mutta he eivät tunne mitään, Cavanna huomauttaa.

Arkipäivän messu saa Suomen ensiesityksensä Viitasaaren Musiikin ajassa. Laurencen antaa äänensä sopraano **Piia Komi**, ja ordinarium-osien päälaulajina esiintyvät tenori **Heikki Kulo** ja sopraano **Satu Kaarisola-Kulo** taustallaan Radion Kamarikuoro. **Susanna Malkki** johtaa Temporary Orchestraa.

Bernard Cavannan Arkipäivän messu / Messe un jour Ordinaire tänään tiistaina Viitasaaren kirkossa klo 19.30.

LIBERTE HEBDO
13 RUE D'INKERMANN
BP 1269
59014 LILLE CEDEX

Ojd : 6147

Tel: 03 28 36 88 50
30MARS/SAVR 07

(Hebdomadaire)
04 - 0007435277-



COPIE INTERDITE SANS AUTORISATION DU CFC

Des notes sur les notes.

« Samedi 24 mars

Bernard Cavanna vient de commencer une résidence à l'Orchestre National de Lille. Il nous présentait au sens propre, au Fresnoy de Tourcoing, un concert qui, comme il l'a dit, était en apparence très classique : une gigue, un concerto pour violon et une messe. La gigue est « La Gigue de la duchesse », jouée à l'accordéon par Mélanie Brégand. Elle fait partie d'une suite plus importante que nous espérons entendre pour porter un jugement. Le concerto pour violon et orchestre était interprété par Noémi Schindler, tandis que l'Orchestre National de Lille était dirigé par Nicolas Krüger. C'est une œuvre intéressante à plus d'un titre. Son apparente rugosité couvre une authentique tendresse que la partie de violon rend avec émotion. En témoignent ces courts dialogues, dans le mouvement lent, entre le violon solo et les instruments du quatuor, qui évoquent ces jeunes qui se cognent les poings en guise de salut.

« La Messe un jour ordinaire » avait, déjà, été jouée, en ce même lieu, aux environs de l'an 2000. On se rappelle qu'une messe traditionnelle avec soprano, ténor, chœur et orchestre est perturbée par une femme qui sort de prison et qui vient demander si on ne peut pas lui procurer des chaussures... Les autres sont complètement perturbés par ce verbe intempestif et le ténor en arrive à citer une phrase de Barbie... Cette espèce de Happening est assez proche du chef d'œuvre. Il

n'est pas fixé, car Bernard Cavanna modifie sa partition à chaque occasion. La messe était additionnée, ici, par une création vidéo de Delphine de Blic qui relève de l'expérimentation et qui ne manque pas d'intérêt.

Jacky

MUSIQUE Bernard Cavanna a composé une suite à l'opéra inachevé, inscrivant l'œuvre dans l'actualité

«Zaïde» de Mozart s'achève en banlieue

ZAÏDE(S)
de Mozart et Cavanna
Théâtre de Quimper

De notre envoyé spécial

La Scène nationale de Quimper a décidé de donner une fin à un opéra inachevé de Mozart, *Zaïde*, pour un spectacle qui tourne maintenant en France (1). Retour historique: fin 1779, Mozart renonce à terminer *Zaïde* au profit de *L'Enlèvement au sérail*, commande de Léopold II, dont l'action et les personnages sont très proches. La composition est définitivement abandonnée en avril 1781 alors qu'il ne reste à Mozart qu'à écrire le chœur final. *Zaïde* n'a été jouée qu'en 1866, complétée alors par Johann Anton André.

Si l'on connaît aujourd'hui la conclusion heureuse de l'intrigue écrite par Andreas Schachtner, ami de Mozart (*Zaïde*, esclave chrétienne du sultan Soliman dont elle est la favorite, et son amoureux, Gomatz, sont sauvés des pires châtements par un coup de théâtre), Michel Rostain, directeur de la scène quimpéroise, a repris l'intrigue là où s'interrompt Mozart pour lui substituer une conclusion tragique qui l'attache à l'actualité des banlieues où le sort des femmes n'est pas toujours enviable.

Le livret remanié, Rostain a demandé à Bernard Cavanna (né en 1951) de composer sur son texte, en guise d'épilogue, une musique originale avec pour seule contrainte les mêmes effectifs instrumentaux et vocaux que la partition de Mozart. D'où ce *Zaïde(s)*.

«Le cadavre de *Zaïde* a été retrouvé ce matin», annonce le journal télévisé au terme de l'ouverture, avant d'interroger S(ol)iman sur les conditions du décès de son épouse... qu'il a lapidée. Les deux œuvres se coulent assez naturellement l'une dans l'autre, même si la première transition est moins évidente que la seconde. Les cinquante minutes des

Les cinquante minutes de l'œuvre de Cavanna encadrent les soixante-dix minutes de celle de Mozart qui forme un ample flash-back.

cinq scènes de l'œuvre de Cavanna, homme de théâtre et d'images expérimenté, encadrent les soixante-dix minutes de celle de Mozart qui forme ici un ample flash-back. Mais le fondu enchaîné entre les deux éléments instille une impression d'images usées de vieux technicolor qui émerge soudain après avoir été introduit par un film d'aujourd'hui.

L'action se déploie autour de l'Orchestre de Basse-Normandie (en verve) et son chef (Dominique Debart, nuancé) placés au centre du plateau nu, tandis que les principaux faits du drame sont projetés sur un écran vidéo. Au milieu d'un décor de punching-balls et de murs délabrés conçu par Jean-Pierre Larroche, et dans les jolis costumes de Chantal Thomas mêlant contemporanéité et XVIII^e siècle, la mise en scène de Michel Rostain touche par sa crudité et par l'émotion qui en émane, en concordance avec la musique bouleversante de Cavanna, mais convainc moins dans Mozart, en raison d'une direction d'acteurs que les chanteurs ne semblent pas avoir assimilée. Tous les protagonistes s'avèrent vocalement appropriés, mais seul le baryton Jacques Calatayud s'impose en comédien.

BRUNO SERROU

(1) Ce soir à La Coupole, à Sénart (Seine-et-Marne), rens.: 01.60.34.53.60. Ensuite en tournée: le 16 janvier 2007 au Trident à Cherbourg, le 20 à L'Athénor d'Albi, le 23 au Théâtre d'Angoulême, le 28 à la Maison de la musique de Nanterre et le 4 février au Grand Théâtre de Lorient.

«Zaïde» par Harnoncourt

■ Coïncidence: sort ces jours-ci une version de *Zaïde* telle qu'on la donne depuis son achèvement par André au XIX^e siècle et dirigée par Nikolaus Harnoncourt. En concert, avec un récitant résumant les dialogues parlés, l'ouvrage atteint, sous la baguette du chef autrichien, à une dimension plus tragique que bouffonne. L'orchestre est virulent, les rythmes abrupts, ce qui donne de l'ouvrage une image moins anecdotique qu'on ne le croyait. Les chanteurs (Damrau, Schade) sont excellents.

2 CD Deutsche Harmonia Mundi.